DOSSIER DE PRESSE

VISA POUR L'IMAGE
2010 PERPIGNAN

22e/nd Festival International du/of photojournalisme photojournalisme

2010
28.08
12.09

pro-week
30.08 au 05.09

PRESSE / RELATIONS PUBLIQUES
2e BUREAU
SYLVIE GRUMBACH
18, RUE PORTEFOIN 75003 PARIS
TEL 33(0)1 42339318/05
mail@2e-bureau.com

Visa pour l'Image poursuit son succès.
En 2009, 187 000 entrées aux expositions, plus de 12 000 personnes aux soirées du Campo Santo, retransmises durant 3 soirs sur la place de la République (près de 8 000 personnes), 6 800 scolaires et lycéens, les plus grandes agences de photo et de presse installées au Centre International de Presse, environ 3 000 professionnels accrédités, 300 agences et collectifs ainsi que 59 pays représentés. Depuis sa création, Visa pour l'Image a vu passer plus de 3 300 000 visiteurs.
21 ans d'histoire déjà entre Perpignan et le photojournalisme. 21 ans marqués, bien sûr, par la création et l'incroyable développement de Visa pour l'Image, qui a su faire de Perpignan la capitale mondiale des photojournalistes et, au-delà, de toute la presse d'opinion, des agences de photo, mais aussi 21 ans de travail autour de la photographie, des arts visuels, de la nécessaire confrontation des regards d'hier et d'aujourd'hui.
La profession de photojournaliste est en danger, menacée par les regroupements aveugles des supports de presse, le développement des techniques numériques qui supprime tout recul et nourrit un flux de plus en plus rapide d'informations pas toujours vérifiées. Des agences ferment, les collectifs de photographes vacillent. Le photojournalisme, le journalisme doivent se réinventer face à Internet, haut débit, Facebook, Twitter… Un progrès évident, contre lequel on ne peut aller, mais qui nécessite des comportements, une mutation, une économie à définir.
La conservation et la diffusion des richesses des fonds photographiques, menacés par la disparition des agences, imposent un devoir de mémoire, une documentation formidable de l'histoire du monde à préserver.
Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication, vient de créer une Mission de la photographie, pour travailler sur ces objectifs.
Perpignan, avec la création d'un Centre International du Photojournalisme Roger Thérond, s'inscrit dans cette démarche.
Visa pour l'Image, 21 ans de défense du photojournalisme, se doit de soutenir les artisans de cette liberté d'expression qui seule peut nous aider dans notre recherche de vérité et dans ce devoir de documentation et de mémoire.
Perpignan, rendez-vous annuel des photojournalistes du monde entier, est heureux de vous accueillir pour cette 22e édition.

Jean-Paul Griolet
Président de l'Association Visa pour l'Image - Perpignan

Il n'est plus original de parler de la prolifération des images. Partout. Nous vivons dans un monde plein de photos, de vidéos… Dans les rues, dans les transports, et même de plus en plus dans nos poches, sur les écrans de nos téléphones, nous « subissons » des images qui nous parviennent à un rythme de plus en plus accéléré. Nous ne prenons plus le temps de les analyser, de les hiérarchiser. La plupart du temps, nous recevons cette masse de visuels de manière très passive.

Un festival comme Visa pour l'Image est là pour prendre le contre-pied de cet état de fait. En proposant des choix assumés, revendiqués. En donnant à chaque sujet plus ou moins d'importance, que ce soit dans les expositions ou lors des soirées de projection. En faisant comprendre l'importance d'une légende, en laissant à chacun la liberté de choisir son image favorite. C'est ce qui explique le choix assumé d'un format de tirages unique. Dans un magazine, faire une double-page ou une vignette est un choix éditorial. Une image sur une double est forcément plus importante qu'une vignette format timbre-poste, c'est du moins ce que l'on ressent. Dans une exposition, mettre en avant une photo en la tirant deux ou trois fois plus grande que les autres nous semble artificiel… Respectons la diversité de nos spectateurs. On sait bien que selon la composition d'un jury, le résultat d'un prix ne sera que très rarement identique.

Je veux revenir sur nos soirées de projection… Oui, nous revendiquons de présenter au public de Perpignan les meilleures soirées au monde. Jamais aucun festival n'a autant investi, en matière de réalisation et de technique, pour valoriser le travail des photographes. Nous pensons que c'est l'une des plus grandes particularités de Visa pour l'Image. Et nous en sommes très fiers !

Voilà. Après 21 ans, certains nous reprochent d'être par trop figés. Nous n'avons pas cette impression. Si la forme et le fond ont beaucoup évolué, la ligne reste la même : présenter le meilleur de la production, découvrir les talents de demain, et faire redécouvrir les plus grands photographes du monde. Nous nous y attelons. Toujours avec le même enthousiasme et la même passion.

Jean-François Leroy
9 juillet 2010

Centre International de Presse

Le Centre de Presse est ouvert
dès le mardi 31 août ou mercredi 1er septembre *(en fonction de l'installation des agences)*
et ferme ses portes le samedi 4 septembre au soir

Au 2e étage, l'Association Nationale des Iconographes (A.N.I.)
reçoit les photographes de 10h à 13h et de 15h à 18h
du lundi 30 août au samedi 4 septembre

ABACA	2e étage
ACP	2e étage
AGENCE FRANCE-PRESSE	2e étage
AGENCE VU	2e étage
ARGOS *(France)*	1e étage
ASSOCIATED PRESS	2e étage
ASSOCIATION NATIONALE DES ICONOGRAPHES (ANI)	2e étage
ACTIVESTILLS *(Israël, Palestine)*	1e étage
AUDIENS	2e étage
LE BAR FLOREAL *(France)*	1e étage
CANON	rez-de-chaussée
LE CARTON *(France)*	1e étage
CESURALAB *(Italie)*	1e étage
CORBIS	2e étage
COSMOS	2e étage
DOCUMENTOGRAPHY *(Grande-Bretagne, Brésil, France)*	1e étage
E-CENTER	2e étage
E-GATE	2e étage
EUROPEAN PRESSPHOTO AGENCY	2e étage
FEDEPHOTO	2e étage
GETTY IMAGES	2e étage
GTRESONLINE	2e étage
ITEM *(France)*	1e étage
KAIROS FACTORY *(Italie)*	1e étage
KAMERA PHOTO *(Portugal)*	1e étage
LIBRE ARBITRE *(France, Colombie)*	1e étage
MEDIA ACCESS	2e étage
ODESSA *(France)*	1e étage
PIXPALACE	2e étage
POLARIS	2e étage
RIVA PRESS *(France)*	1e étage
SCANPIX	2e étage
SHA-DO *(Japon)*	1e étage
SIPA PRESS	2e étage
STIGMAT PHOTO *(Canada)*	1e étage
SUPAY FOTOS *(Pérou)*	1e étage
TENDANCE FLOUE *(France)*	1e étage
TERRA PROJECT *(Italie)*	1e étage
TRANSIT *(France)*	1e étage
UNION DES PHOTOGRAPHES PROFESSIONNELS	2e étage

RENDEZ-VOUS

Un agenda est disponible à l'Hôtel Pams, Palais des Congrès et sur l'application Iphone. Il est remis à jour quotidiennement.

TOUS LES JOURS

PALAIS DES CONGRÈS - Salle Charles Trenet
Tous les matins et certains après-midi, du lundi 30 août au samedi 4 septembre *(entrée gratuite)*, **rencontres** avec les photographes exposants et professionnels. Ces rencontres sont animées par Caroline Laurent-Simon.
(traductions simultanées)

PALAIS DES CONGRÈS - 2e étage
Tous les jours, l'**Association Nationale des Iconographes (A.N.I.)** reçoit, au 2e étage, les photographes qui souhaitent présenter leur reportages et reccueillir des conseils et informations. Accueil du lundi 30 août au samedi 4 septembre, de 10h à 13h de 15h à 18h.
(accréditation obligatoire)

PALAIS DES CONGRÈS - rez-de-chaussée
Canon, notre principal partenaire, est présent au rez-de-chaussée du Palais des Congrès.

COUVENT DES MINIMES
La Fnac, librairie officielle de Visa pour l'Image-Perpignan. Les photographes dédicacent leur livre.
Ouverture de 10h à 20 h, du 28 août au 12 septembre 2010. (entrée gratuite)

CASERNE GALLIENI
Espace Webdocumentaire, ouvert du samedi 28 août au dimanche 12 septembre 2010 de 10h à 20h. *(entrée gratuite)*

COUVENT SAINTE CLAIRE
Vues d'Ailleurs
FreeLens et l'Association Nationale des Iconographes (ANI) ont créé un rendez-vous régulier et convivial, ouvert au public : *Vues d'Ailleurs*.
Ces rencontres proposent un décryptage et une mise en perspective d'un pays, d'une thématique ou d'une actualité, à travers la présentation de plusieurs travaux photographiques par leurs auteurs. Ces derniers, choisis pour leurs approches différentes, viennent confronter leur point de vue et leur expérience, et discuter librement avec le public.
Mardi 31 août et mercredi 1er septembre dans le patio du couvent Sainte Claire, de 17h30 à 19h30.

CONFERENCE / DEBAT

Ethique et Déontologie
Animé par Lucas Menget (France 24) et Jérôme Bouvier (Les Assises Internationales du Journalisme et de l'Information).
Vendredi 3 septembre, salle Charles Trenet, de 14h30 à 16h30 (entrée gratuite).

TABLE RONDE ELLE

L'image de la femme dans les medias
Quelle image de la femme nous renvoie le photojournalisme ?
Contrairement aux images de mode ou publicitaires, est-il un témoignage au service du réel exempt de tout stéréotype ?
Femme victime, mater dolorosa symbole de la douleur universelle, égérie, guerrière… Dans le fond ces images de la femme ne sont-elles pas encore une fois au service d'une représentation qui entretient les archétypes ?
La douleur des femmes fait-elle «mieux vendre» que celle des hommes ? Qu'en disent les photographes et les magazines ?

Pour débattre de toutes ces questions, rendez-vous autour de Valérie Toranian, directrice de la rédaction, et Caroline Laurent-Simon, grand reporter à *ELLE*.
Vendredi 3 septembre à 17h,
salle Charles Trenet au Palais des Congrès,
entrée libre.

Soirées de Projection

Au Campo Santo, du lundi 30 août au samedi 4 septembre à 21h45
et du 2 au 4 septembre, en duplex, place de la République
(entrée libre)

Les soirées de Visa pour l'Image - Perpignan retracent les événements les plus marquants de septembre 2009 à août 2010. Chaque soir, du lundi au samedi, les projections débutent par une «chronologie» retraçant 2 mois d'actualité de l'année écoulée. Sont ensuite développés différents sujets et points de vue liés aux faits de société, aux conflits, ceux dont on parle et ceux que l'on tait, aux différents constats de l'état du Monde. Visa pour l'Image propose aussi des « rétros », retour sur des faits ou des personnalités majeurs de l'Histoire. Les différents prix sont également remis lors de ces soirées.

Au programme de cette édition 2010 *(liste non exhaustive et sous réserve de modifications) :*

Christian ALS (Panos) - Paula BRONSTEIN (Getty Images) - Thomas CHASSAING - Jean-Michel CLAJOT (Cosmos) - Nick COBBING - Collectif SANYA & Yann LAYMA - Barbara DAVIDSON (Los Angeles Times) - Carl DE KEISER (Magnum Photos) - Colin DELFOSSE (Out of Focus) - Peter DENCH - Philippe DE POULPIQUET (Le Parisien) - Xavier DESMIER - Agnès DHERBEYS - Marco DI LAURO (Reportage by Getty Images) - Peter DICAMPO - Simone DONATI (TerraProject) - Adam FERGUSON (VII) - Olivier GRUNEWALD - Franco GUARDASCIONE (Nazca Pictures) - David GUTTENFELDER (Associated Press) - Eitan HADDOK - Rip HOPKINS (Agence VU) - Lynn JOHNSON (National Geographic) - Karl JOSEPH - François KOLLAR (Roger-Viollet) - Elizabeth KREUTZ - Mark LEONG (Redux Pictures) - Hervé LEQUEUX - Christophe LOVINY - Pascal MAITRE (Cosmos) - Roland & Sabrina MICHAUD - Fernando MOLERES - John MOORE (Getty Images) - Tomas MUNITA (Polaris) - Jean-François MUTZIG (Bios) - NOOR - Kosuke OKAHARA - Randy OLSON (National Geographic) - Finbarr O'REILLY (Reuters) - Pietro PAOLINI (Picture Tank) - François PESANT - Eugene RICHARDS - Michaël ROBINSON-CHAVEZ (Los Angeles Times) - Jérôme SESSINI - George STEINMETZ (Cosmos pour National Geographic) - Tom STODDART (Reportage by Getty Images) - Mario TAMA (Getty Images) - Daniele TAMAGNI - Franck TESSIER (Sipa Press) - Gaël TURINE (Agence VU) - Peter VAN AGTMAEL (Magnum Photos) - Ferjeux VAN DER STIGGHEL (Signatures) - Stephan VAN FLETEREN (Panos) - Franck VOGEL - Olivier VOGELSANG (DisVoir) - James WHITLOW DELANO - Kai WIEDENHÖFER (Fondation Carmignac) - Pavel WOLBERG (News Pictures) - ZALMAÏ - Alvaro Ybarra ZAVALA (Reportage by Getty Images) - Michael ZUMSTEIN (Agence VU) ...

et
L'actualité de l'année sur tous les continents - guerres, crises, politique, religions, événements insolites, sport, culture, science…
Haïti - tremblement de terre.
Afrique du Sud : 20 ans de la libération de Nelson Mandela - « Madiba », meneur historique de la lutte contre l'apartheid, a passé 27 ans dans les prisons sud-africaines. Libéré en 1990, il devient président de la République de ce pays de 1994 à 1999. L'Afrique du Sud vue à travers la vie du prix Nobel de la Paix, de sa lutte au sein de l'African National Congress à sa politique de réconciliation nationale.
Les années pop de 1960 à 1980 - parler de pop music, c'est aborder le culte et la culture. Dans un élan de masse, musique, peinture, art graphique, mode… vont servir une autre façon de voir et de faire le monde.
La guerre de Corée - 2010 est le 60e anniversaire du début de la guerre de Corée. Pendant trois ans, de nombreuses nations, venues de tous les continents, vont être impliquées dans ce conflit. Combats aériens et terrestres de grande ampleur, intervention de l'ONU, suspicion d'utilisation d'armes bactériologiques et de napalm, disparition massive de prisonniers…
Gilles Caron - il y a 40 ans, au Cambodge, disparaissait Gilles Caron. Photographe emblématique de l'agence Gamma dès sa création en 1967, il aura, en seulement trois ans, couvert l'ensemble des événements dramatiques d'un monde en état de violence. Entre Vietnam et Biafra, entre «guerre des Six Jours» et drame irlandais, Gilles Caron s'intéressait aussi avec passion au monde politique ou à celui du spectacle.
«*De l'Air*» - ce magazine dédié à la photographie a 10 ans cette année.
Hommages : Willy Ronis, Dennis Stock…
…

Les directeurs photo suivants déterminent parmi tous les sujets vus dans l'année (publiés ou non) quatre nominés pour chacune des catégories : le Visa d'or News, le Visa d'or Magazine, ainsi que le lauréat du Prix du Jeune Reporter de la Ville de Perpignan.
Un deuxième jury se réunit à Perpignan pour désigner le lauréat de chaque Visa d'or (News, Magazine et Presse Quotidienne).
Aucun dossier n'est à soumettre.

JURY 2010

Tina Ahrens / USA
Monica Allende / The Sunday Times - Grande-Bretagne
Daphné Anglès / The New York Times - France
Pepe Baeza / La Vanguardia - Espagne
Sophie Batterbury / The Independent On Sunday - Grande-Bretagne
Olga Blohina / Itogi - Russie
Armelle Canitrot / La Croix - France
Barbara Clément / Elle - France
Jimmy Colton / Sports Illustrated - USA
Frédérique d'Anglejan / VSD - France
Andreïna de Beï / Sciences & Avenir - France
Jean-François Dessaint / Le Parisien - Aujourd'hui en France
Cyril Drouhet / Figaro Magazine - France
Ruth Eichhorn / Geo - Allemagne
David Friend / Vanity Fair - USA
Magdalena Herrera / Geo - France
Ryuichi Hirokawa / Days Japan - Japon
Jérôme Huffer / Paris Match - France
Xavier Jubierre / El Periodico de Catalunya - Espagne
Romain Lacroix / Grazia - France
Catherine Lalanne / Le Pèlerin - France
Pierre Langlade / Le Nouvel Observateur - France
Volker Lensch / Stern - Allemagne
Evelyne Masson / La Vie - France
Michelle McNally / The New York Times - USA
Kurt Mutchler / National Geographic Magazine - USA
Lello Piazza / Fotographia - Italie
Andrei Polikanov / Russian Reporter Magazine - Russie
Kira Pollack / Time Magazine - USA
Olivier Querette / Ça M'Intéresse - France
Monica Rettschnick / Frankfurter Allgemeine Zeitung - Allemagne
Mina Rouabah / Libération - France
Kathy Ryan / The New York Times Magazine - USA
Joan Sanchez / El Pais - Espagne
Etienne Scholasse / La Libre Belgique - Belgique
Rudiger Schrader / Focus - Allemagne
Svyatoslav Shcherbakov / Kommersant - Russie
Marc Simon / VSD - France
Roger Tooth / The Guardian - Grande-Bretagne
Dan Torres / Jeune Afrique - France
James Wellford / Newsweek - USA

VISA D'OR 2010

Les Visa d'or Arthus-Bertrand
récompensent les meilleurs reportages
réalisés entre septembre 2009 et juillet 2010
et sont remis lors des soirées de projection.

Le Visa d'or de la Presse Quotidienne est remis le 2 septembre 2010.

Chaque année depuis 1990, le Visa d'or de la Presse Quotidienne récompense les meilleures photographies de l'année parues dans un quotidien de la presse internationale.
Ce prix s'adresse à toutes les rédactions des quotidiens du monde.
Tous les reportages en compétition sont exposés pendant le Festival (28 titres l'an dernier).
Pour la troisième fois, la SNCF offre un prix de 8 000 € au gagnant du Visa d'or catégorie Presse Quotidienne.
(cf page 37, exposition de la Presse Quotidienne)

Le Visa d'or Magazine est remis le 3 septembre 2010.

Pour la troisième fois, la Région Languedoc-Roussillon s'engage à offrir un prix de 8 000 € au gagnant du Visa d'or catégorie Magazine.

Les nominés 2010 sont :

- Rodrigo Abd / Associated Press : *Guatemala*
- Andrea Star Reese : *The Urban Cave*
- Jérôme Sessini : *Mexico, the Descent*
- Stephanie Sinclair / VII pour National Geographic et le New York Times Magazine : *La polygamie aux Etats-Unis*

Le Visa d'or News est remis le 4 septembre 2010.

Pour la troisième fois, Paris Match s'engage à offrir un prix de 8 000 € au gagnant du Visa d'or catégorie News.

Les nominés 2010 sont :

- Agnès Dherbeys : *Bangkok, Thaïlande*
- Athit Perawongmetha / Getty Images : *Bangkok de tous les dangers*
- Frédéric Sautereau : *Haïti, janvier 2010*
- Damon Winter / The New York Times : *Haïti*

Les trophées sont une création des ateliers Arthus-Bertrand.

À Visa pour l'Image - Perpignan

1er SEPTEMBRE

Prix Pierre & Alexandra Boulat

Pour la troisième année consécutive, la Bourse Pierre & Alexandra Boulat permet à un photographe de réaliser un projet de reportage inédit. Le jury se réunit à Perpignan pendant la semaine professionnelle et le gagnant reçoit son prix doté par Canon Europe de 8 000 €.

Informations : www.viiphoto.com / Association Pierre & Alexandra Boulat - c/ Cosmos - 56, boulevard Latour-Maubourg - 75007 Paris - Contact : Annie Boulat : annie@cosmosphoto.com

Prix FRANCE 24-RFI du Webdocumentaire 2010

Pour la seconde année consécutive, FRANCE 24 et RFI organisent le Prix du Webdocumentaire. Ce Prix récompense le meilleur webdocumentaire qui se distingue par le choix et le traitement original d'un sujet d'actualité et l'utilisation des nouveaux outils multimédias qu'offre le web.

Informations et l'appel à candidature : sur france24.com et rfi.fr - webdocu@rfi.fr

Prix ANI - PixPalace

Depuis dix ans, l'Association Nationale des Iconographes organise les lectures de portfolios pendant la semaine professionnelle du Festival International du Photojournalisme « Visa pour l'Image - Perpignan », et reçoit ainsi plus de 300 photographes de tous horizons pour les conseiller et les orienter. À l'issue du festival, l'ANI réunit un jury pour choisir trois lauréats parmi ses «coups de cœur». Pour la première fois, un lauréat reçoit un prix ANI doté de 5 000 € par PixPalace pour l'encourager dans son travail.

2 SEPTEMBRE

Getty Images Grants for Editorial Photography

Getty Images annonce son sixième programme de bourses annuel à l'occasion de la 22e édition du festival International du Photojournalisme Visa pour l'Image - Perpignan. Initié en 2005, ce programme de bourses vise à donner aux photographes les moyens d'attirer l'attention sur des questions sociales et culturelles d'importance ainsi qu'à soutenir les prochaines étapes de leur œuvre créative.

Après avoir déjà soutenu plus de 30 photojournalistes, Getty Images annonce les lauréats de cette année au cours de la projection du jeudi 2 septembre, puis le vendredi 3 septembre à 15h lors de la présentation du «*Grants Showcase*» dans l'auditorium Jean-Claude Rolland (*Palais des Congrès*).

Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire 2010

Pour la 15e édition du Grand Prix 2010 CARE du Reportage Humanitaire, nous vous présentons les meilleurs candidats à ce prix porteur d'espoir, reconnu par les professionnels. Depuis 2003, le Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire bénéficie du mécénat de sanofi-aventis et pour la deuxième année, du partenariat Média du magazine *Femme Actuelle*. Le gagnant, Carsten Snejbjerg (Reportage by Getty Images) reçoit un prix de 8 000 €.

(*Informations, cf page 7*)

3 SEPTEMBRE

Prix du Jeune Reporter de la Ville de Perpignan

Des directeurs photo de magazines internationaux ont élu fin juin le lauréat du Prix du Jeune Reporter de la Ville de Perpignan pour la cinquième année consécutive. Ils ont voté pour le jeune photographe de l'année qui, selon eux, a produit en 2009/2010 le meilleur reportage publié ou non. Ce prix est doté par la Ville de Perpignan de 8 000 €. Corentin Fohlen (Fedephoto), lauréat 2010 pour son travail sur Bangkok et Haïti, est exposé dans le cadre de Visa pour l'Image.

Lauréats précédents : Tomas van Houtryve (2006), Mikhael Subotzky (2007), Munem Wasif (2008) et Massimo Berruti (2009).

4 SEPTEMBRE

Prix Canon de la Femme Photojournaliste

Décerné par l'Association des Femmes Journalistes et soutenu par *Le Figaro Magazine.*

Pour la dixième année consécutive, Canon France et l'Association des Femmes Journalistes *(AFJ)* décernent le Prix Canon de la Femme Photojournaliste. Les candidates sont jugées sur présentation d'un projet de reportage et de réalisations précédentes. La lauréate 2010, Martina Bacigalupo (Agence VU), recevra son prix d'un montant de 8 000 €.

Après Magali Delporte (2001), Sophia Evans (2002), Ami Vitale (2003), Kristen Ashburn (2004), Claudia Guadarrama (2005), Véronique de Viguerie (2006), Axelle de Russé (2007) et Brenda Ann Kenneally (2008). Le travail sur le Caucase de Justyna Mielnikiewicz (lauréate 2009) est présenté cette année.

Informations : AFJ : www.canonafjaward.com / Canon France : Claire Vidal : claire_vidal@cci.canon.fr et Pascal Briard : pascal_briard@cci.canon.fr - www.canon.fr

TRANSMISSION POUR L'IMAGE

lundi 30, mardi 31 août
et mercredi 1er septembre 2010

Depuis 21 ans, Visa pour l'Image expose et montre dans ses soirées de projection au Campo Santo le meilleur du photojournalisme mondial. Des milliers de reportages, des centaines de milliers d'images, qui témoignent de ce que le monde a vécu dans ses heures souvent les plus sombres.
Derrière ces photos, il y a un travail, celui du journaliste en général et du photojournaliste en particulier. Il ne s'agit pas, contrairement à ce que l'on dit parfois, de talent seulement : il s'agit d'un métier, de techniques, de courage, et de savoir-faire. Pierre Lazareff disait souvent que le journalisme, c'est « *savoir-faire et faire savoir* ». L'équipe de Visa pour l'Image a décidé qu'il était grand temps de faire savoir ce savoir-faire.
Au fil des années, Visa pour l'Image est devenu non seulement le carrefour du photojournalisme, mais aussi celui du reportage. La crise de la presse écrite conduit les journalistes à se remettre en cause, et à envisager leur travail sur de nouveaux supports, web et télévision entre autres. Tous les ans, nous constatons avec plaisir que de nouvelles générations de photojournalistes se pressent aux expositions et aux soirées, avides d'apprendre et de comprendre ce métier. Bien au-delà des mythes du « Grand Reportage », ils veulent savoir comment se construit ce métier, et comment on raconte les histoires.
Les plus grands photographes étrangers et français ont été exposés à Visa pour l'Image. Ils font, pour la plupart, partie de la « famille ». Une famille qui est unie sur des valeurs d'éthique, de courage, de respect, et de vérité. Ces questions, débattues dans les rues et les bars de Perpignan, sont au cœur des mutations du journalisme, et des tentations permanentes de jouer avec la vérité.
Pour la première fois cette année, nous souhaitons donc mettre en place «Transmission pour l'Image». Un lieu d'échanges, de rencontres, mais surtout de passage de témoin. Les photographes et documentaristes qui, il y a 20 ans, venaient timidement montrer leur travail sont pour certains des « papes » de la profession. Mais justement, membres de la famille Visa pour l'Image, ils ne sont pas inaccessibles. Ils sont prêts à transmettre leurs valeurs, et à expliquer comment ils les mettent en pratique.
Concrètement, il ne s'agira pas d'un workshop classique. Ces ateliers existent déjà, et ne sont pas notre mission. Visa pour l'Image propose de venir échanger et apprendre pendant 3 jours, avec 7 photojournalistes et picture editor, qui pourront eux-mêmes faire intervenir d'autres invités, à leur guise.

Nous avons le plaisir de vous annoncer les premiers «noms» des personnes qui ont déjà rejoint nos rangs, et acceptent de venir transmettre :

Monica Allende, Jane-Evelyn Atwood, Yuri Kozyrev,
Pascal Maitre, Samuel Bollendorff, Jérôme Delay, Michael «Nick» Nichols

Informations et inscriptions auprès de Sylvie Grumbach
t. +33 1 42 33 93 18 / sylvie.grumbach@2e-bureau.com
Tarif : 500€ (hors hébérgement)

EXPOSITIONS

COUVENT DES MINIMES

WILLIAM ALBERT ALLARD
WALTER ASTRADA
ANTONIO BOLFO
CORENTIN FOHLEN
CÉDRIC GERBEHAYE
GUILLAUME HERBAUT
WILLIAM KLEIN
GRÉGOIRE KORGANOW
OLIVIER LABAN-MATTEI
TANGUY LOYZANCE
JUSTYNA MIELNIKIEWICZ
KAZUYOSHI NOMACHI
ANDREA STAR REESE
STEPHANIE SINCLAIR
GALI TIBBON
WORLD PRESS PHOTO

EGLISE DES DOMINICAINS

MICHAEL NICHOLS
ATHIT PERAWONGMETHA
TOMAS VAN HOUTRYVE
MUNEM WASIF

COUVENT SAINTE CLAIRE

ROBERTO SCHMIDT
CRAIG F. WALKER

PALAIS DES CORTS

GRAND PRIX CARE 2010

CASERNE GALLIENI

STEPHEN DUPON

CASTILLET

HUBERT FANTHOMME

CHAPELLE DU TIERS ORDRE

DANIELLE & OLIVIER FÖLLMI

ARSENAL DES CARMES

PRESSE QUOTIDIENNE

WILLIAM ALBERT ALLARD 01
WALTER ASTRADA 03
ANTONIO BOLFO 05
CARSTEN SNEJBJERG - GRAND PRIX CARE 2010 07
STEPHEN DUPONT 09
HUBERT FANTHOMME 11
CORENTIN FOHLEN 13
DANIELLE & OLIVIER FÖLLMI 15
CÉDRIC GERBEHAYE 17
GUILLAUME HERBAUT 19
WILLIAM KLEIN 21
GRÉGOIRE KORGANOW 23
OLIVIER LABAN-MATTEI 25
TANGUY LOYZANCE 27
JUSTYNA MIELNIKIEWICZ 29
MICHAEL NICHOLS 31
KAZUYOSHI NOMACHI 33
ATHIT PERAWONGMETHA 35
PRESSE QUOTIDIENNE 37
ANDREA STAR REESE 39
ROBERTO SCHMIDT 41
STEPHANIE SINCLAIR 43
GALI TIBBON 45
TOMAS VAN HOUTRYVE 47
CRAIG F. WALKER 49
MUNEM WASIF 51
WORLD PRESS PHOTO 53

VISA POUR L'IMAGE 2010 PERPIGNAN

À Sare, village du Pays basque français, trois hommes écoutent un chanteur. 1968 © William Albert Allard / National Geographic.

Calogero Amoroso, 8 ans, entouré de sa famille, devant la basilique San Calogero à Sciacca, en Sicile. Il a revêtu son costume du dimanche pour assister à un mariage. 1995 © William Albert Allard / National Geographic.

WILLIAM ALBERT ALLARD

National Geographic

Cinq décennies : une rétrospective

Inlassable explorateur de « ce qui se passe aux marges », William Albert Allard nous offre à travers son œuvre une vision à la fois belle, étrange et d'une réalité saisissante. À mi-chemin entre la rétrospective photographique et les mémoires, son dernier livre, William Albert Allard: Five Decades, retrace par l'image et la narration la vie d'un des pionniers de la photographie couleur. En un demi-siècle, Allard a su pénétrer les foyers et les cœurs pour immortaliser, comme personne avant lui au National Geographic, des instants de spontanéité où se révèle la profondeur de la nature humaine.

J'ai pris un grand nombre des photos présentées ici au bord d'une route, dans un bar ou au détour d'une rue, alors que je traversais un pays ou un autre. Le plus souvent, je ne cherchais rien de particulier ; je veillais simplement à être réceptif à ce que l'instant pouvait apporter. Je regardais autour de moi, rien de plus. La plupart de ces photos n'étaient pas prises, mais offertes. Les sujets me faisaient confiance. Ils me donnaient à voir quelque chose d'eux-mêmes, et il m'appartenait alors de recevoir ce quelque chose, de le regarder, d'organiser l'espace dans lequel il s'inscrivait, de trouver l'ordre au sein du chaos et de prendre le cliché. Je faisais cela avec beaucoup de plaisir.
Lorsque je suis invité à parler à une classe de collégiens ou de lycéens, j'en viens souvent à souhaiter à ces jeunes une chose essentielle à mes yeux ; et même si elle risque de ne pas se produire pour tous, c'est vraiment ce que je leur souhaite à chacun. Je leur dis que quand ils devront se mettre à gagner leur vie, puisque c'est le lot de tout un chacun ou presque, ils auront envie comme tout le monde d'une voiture fiable, d'un cadre de vie agréable et d'une certaine aisance ; et pourtant, ce que je leur souhaite avant tout, c'est d'avoir la chance de trouver un métier qui les passionne. Ça n'est pas donné à tant de gens que ça. Je sais ce que signifie de gagner sa vie en faisant quelque chose qu'on adore.
Je pense parfois aux paroles d'une chanson des Pink Floyd, « Comfortably Numb » *(Doucement engourdi)*. J'ai une préférence pour la version de Van Morrison, si intense, tellement empreinte du sentiment de perte et de désespoir. Tout est dit dans le dernier couplet :

When I was a child I caught a fleeting glimpse.
Out of the corner of my eye
I turned to look, but it was gone
I cannot put my finger on it now,
The child has grown, the dream is gone.
And I have become
Comfortably numb

Quand j'étais enfant, je l'ai entraperçu
Du coin de l'œil,
Je me suis retourné, mais il avait disparu,
Aujourd'hui je n'arrive pas à remettre la main dessus.
L'enfant a grandi, le rêve s'est envolé.
Et je me suis
Doucement engourdi.

La vie joue ce tour à certains d'entre nous. Au fil des ans, l'enfant qui est en nous grandit et s'en va parfois, emportant avec lui les rêves de l'enfance. Contrairement à l'adolescent qui part à la fac ou faire le tour du monde, l'enfant qui était en nous ne reviendra pas. Son absence étouffe parfois la flamme de la création ; à la passion des premiers rêves peut succéder la recherche des avantages professionnels : comment puis-je assurer ma retraite, comment quitter mon employeur au plus tôt pour pouvoir m'amuser, ou tout simplement me reposer ?
J'ai eu beaucoup de chance, je crois. L'enfant qui est en moi n'a jamais vraiment grandi. Lorsque je vis une expérience visuelle forte et que j'essaie de la saisir avec mon appareil photo, lorsque j'écris sur un sujet qui me tient à cœur, mes rêves d'enfance sont très présents. Et je n'ai jamais eu envie de quitter mon employeur, qui a été le plus souvent National Geographic. Au cours de ma carrière, j'ai travaillé pour de nombreuses publications dans le monde. Toutefois, depuis la première photo que j'ai prise pour National Geographic en 1964, ce magazine a été pour moi comme un mécène, qui m'a permis de réaliser la plupart des photos réunies ici. Je lui suis très sincèrement reconnaissant, et j'ai toujours essayé d'être à la hauteur de la confiance qu'il m'accordait. Je crois que c'est parce que National Geographic a été là pratiquement tout au long de ma carrière pour soutenir le type de travail que j'aime profondément faire, que mon ardeur est restée intacte. Et que je suis parvenu à ne pas m'engourdir doucement. Je compte faire de mon mieux pour rester éveillé.

William Albert Allard
Montana, 2010

Jagraon, Punjab, Inde. 14 janvier 2010. Dans une clinique privée, Teja Singh tient dans ses bras un nourrisson de sexe masculin, sa petite-fille à ses côtés. La préférence pour les garçons, qui perpétuent la lignée et héritent des richesses de la famille, est profondément enracinée dans la culture. La naissance d'un garçon est toujours une fête © Walter Astrada / Reportage by Getty Images pour Alexia Foundation.

Une femme boit de l'eau bénie au sarovar du Gurdwara Bir Baba Bouddha Sahib, situé dans le village de Thatta, à 20 km d'Amritsar. L'édifice religieux porte le nom d'un des premiers saints du sikhisme, Baba Bouddha Ji (1506-1631), qui y a passé une grande partie de sa vie. C'est là que le Gourou Arjan Dev Ji et sa femme Mata Ganga reçurent la bénédiction qui leur apporta un fils ; aussi des milliers de personnes se rendent-elles à Bir Sahib tous les ans pour demander au saint de leur accorder un fils à leur tour. Re Thatta, Inde. 17 janvier 2010 © Walter Astrada / Reportage by Getty Images pour Alexia Foundation.

© Sarah Elliott

WALTER ASTRADA

Reportage by Getty Images pour Alexia Foundation

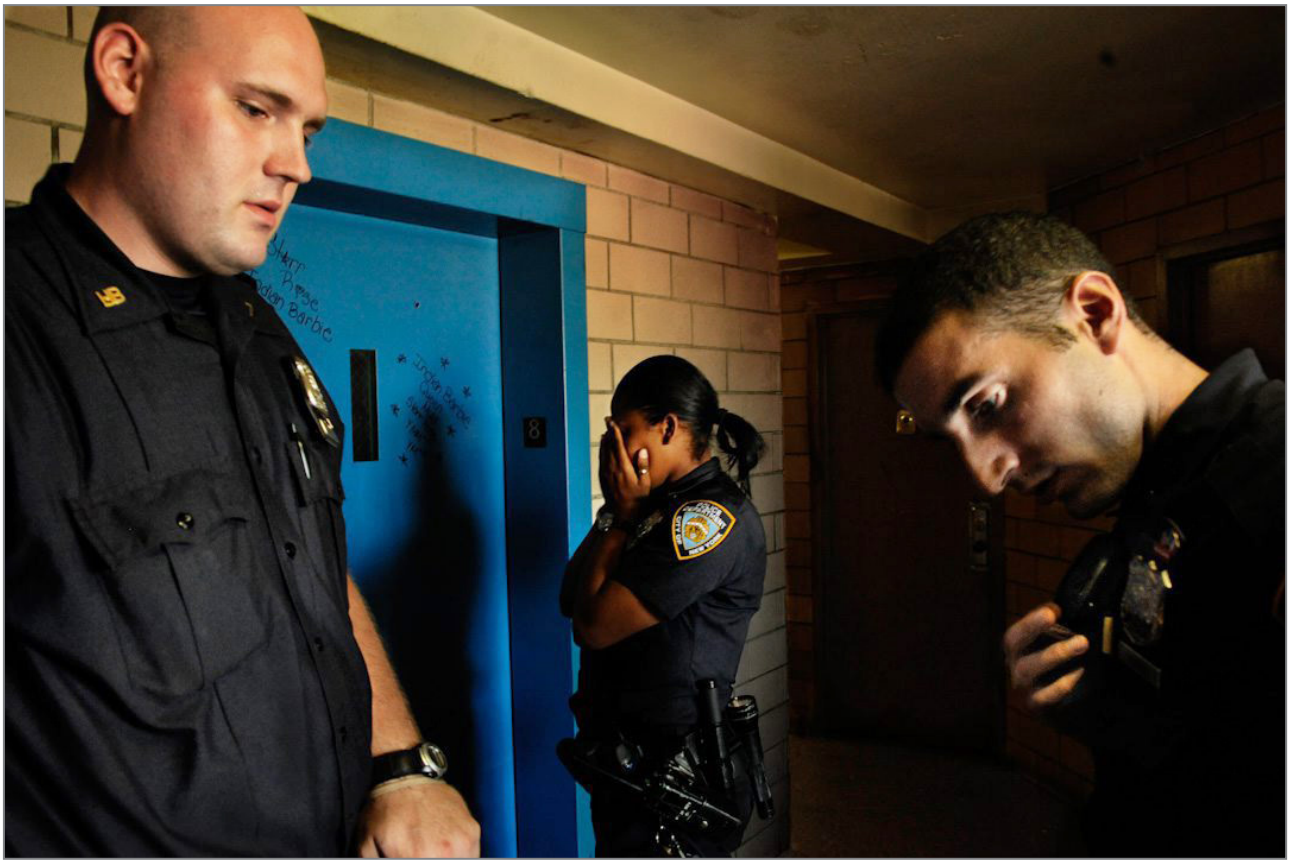
Violences à l'encontre des femmes en Inde

Depuis le début des années 1980, des millions de fillettes ont été éliminées en Inde, soit par infanticide, soit par la pratique de l'avortement sélectif. La pression sociale et familiale est très forte : les jeunes épouses doivent donner un fils à leur mari, et il n'est pas rare qu'une future mère subisse trois ou quatre avortements avant d'être sûre de porter un garçon.
Cette préférence trouve ses principales racines dans la culture hindoue. En effet, seuls les garçons peuvent y pratiquer les derniers rites religieux pour leurs parents ; seuls les garçons sont en droit d'hériter des biens et de perpétuer le nom de la famille. Les filles sont perçues comme un poids financier, car leur dot et leur mariage engloutissent parfois toutes les économies de la famille.
Ces quinze dernières années, sous l'effet de la hausse de la consommation et de l'émergence d'une classe moyenne, la dot a augmenté. Ce qui était hier un don rituel de cadeaux est en train de se muer en transaction financière obligatoire, contraignant les parents à offrir des bijoux, des vêtements, de fortes sommes en liquide, un réfrigérateur, une télévision à écran plat, un climatiseur ou une voiture neuve.
Cette inflation de la dot n'a fait qu'aggraver le préjugé contre les filles dans les familles aisées de la bourgeoisie ; à l'heure actuelle, on signale des proportions garçons-filles de plus en plus déséquilibrées dans les États les plus riches de l'Inde, notamment le Punjab, l'Haryana et le Gujarat, ainsi que dans la capitale, New Delhi, et la ville prospère de Mumbai.
Les conséquences tragiques du système de la dot ne s'arrêtent pas là. Le mari continue parfois à harceler la famille de son épouse plusieurs années après le mariage pour lui soutirer davantage d'argent. En l'absence de paiement supplémentaire, l'épouse est victime d'actes de violence, voire de meurtre : on asperge son sari de kérosène et on y met le feu.
En Inde, 7 000 crimes liés à la dot sont signalés à la police chaque année.
La sélection prénatale n'est pas le seul moyen de se débarrasser des fillettes non désirées. Au Punjab, la mortalité en bas âge est quatre fois plus élevée chez les petites filles que chez les petits garçons, une alimentation et des soins insuffisants provoquant des morts prématurées parmi les bébés de sexe féminin.
Trente ans de naissances sélectives ont créé une grande disproportion entre les représentants des deux sexes en Inde ; il y manquerait aujourd'hui au moins 42 millions de femmes. Un système d'allocations pour les parents de petites filles a été mis en place pour tenter de mettre fin à la baisse de la natalité féminine.
Par conséquent, de nombreux jeunes gens se trouvent sans épouse potentielle, surtout dans les États du nord-ouest. Certains chargent des entremetteurs de leur en procurer une à n'importe quel prix, aussi la vente d'épouses est-elle en plein essor ces dernières années. Le plus souvent, les filles sont achetées à des familles pauvres du Bengale-Occidental ou du Bihar, voire du Bangladesh ou du Népal voisins, et revendues à des célibataires du Punjab ou de l'Haryana. Les prix varient entre 25 000 et 105 000 roupies (420 à 1 750 euros). Parfois, les trafiquants d'épouses violent les jeunes filles ou les revendent à des réseaux de prostitution dans les grandes villes.
C'est une génération entière d'hommes qui devra payer le prix de cette discrimination à l'encontre des filles : les démographes estiment que d'ici dix ans, quelque 30 millions d'Indiens se verront condamnés au célibat – des hommes, ironie de l'affaire, qui n'auront pas de fils à qui transmettre leurs terres et leur nom.

Bénédicte Manier

Bénédicte Manier est une journaliste et écrivaine française ; elle publie régulièrement dans la presse et a écrit de nombreux articles sur les questions liées à la différence sexuelle. Son deuxième livre, « Quand les femmes auront disparu. L'élimination des filles en Inde et en Asie », est une étude approfondie de ce problème, menée sur une période de deux ans, à travers des enquêtes de terrain dans des villages du Punjab et de l'Haryana, en Inde.

Dan et Pez aux funérailles d'Omar Edwards, tué par balle par des policiers en civil qui l'avaient pris pour un criminel armé. La mort d'Omar, agent de police du Bureau du logement dans la zone PSA 5 à Harlem, a profondément troublé ses homologues de la zone voisine PSA 7 © Antonio Bolfo / Reportage by Getty Images



Impuissants, ces agents reçoivent une demande de renforts lancée par un collègue. Puisqu'ils patrouillent à pied et n'ont pas accès aux véhicules, les policiers IMPACT ne sont pas en mesure de prêter assistance à leurs collègues en difficulté. © Antonio Bolfo / Reportage by Getty Images

ANTONIO BOLFO

Reportage by Getty Images

Impact

L'opération IMPACT du département de police de la ville de New York (NYPD) vise à confronter les plus jeunes et moins expérimentés de leurs agents aux quartiers les plus violents et dangereux de la ville. Immersion totale dans la réalité du « métier », qui mélange formation de terrain et baptême du feu en les confrontant chaque jour à certains des malfrats les plus pugnaces du pays.

Ce projet photographique suit une unité de trente jeunes novices du programme IMPACT assignée aux HLM de Mott Haven dans le sud du Bronx, l'un des quartiers les plus pauvres et tristement célèbres du pays. La zone PSA 7 fait office de QG pour cette unité dépendante du Bureau du logement du NYPD. La politique, particulière, des agents IMPACT de ce Bureau consiste à envoyer les patrouilles à pied, autour et à l'intérieur des bâtiments, sans accès aux véhicules de police. L'unité suivie dans ce reportage travaille dans quatre cités : Patterson, Mott Haven, Mitchell et Millbrook. Il est impossible de chiffrer avec exactitude le nombre de résidents en raison de la présence de nombreux locataires illégaux. Selon certaines estimations, ces cités logeraient jusqu'à 15 000 personnes. Une communauté gigantesque donc. Or, ils ne sont jamais plus de vingt à patrouiller dans les rues, étant donné qu'il y a toujours un tiers de l'unité en congé.

Sur fond de crise économique, le NYPD a dû réduire ses budgets, et certains agents de l'opération IMPACT, au moral déjà en berne, ont été maintenus à leur poste pour une durée indéterminée. Une situation d'autant plus désespérante que les promotions sont habituellement réservées à ceux qui ont achevé leur période de travail dans IMPACT. Les dirigeants du programme ont tout de même cru bon d'exiger une augmentation du nombre d'arrestations, imposant ainsi à des policiers dépités de faire plus avec moins. Malgré leur manque d'expérience et la difficulté de leur tâche, ces agents de police ont réussi à faire chuter le taux de criminalité à un niveau record. Mais accorder une telle importance aux arrestations a un coût : la disparition de toute « police de proximité » et la détérioration des relations entre des habitants surfliqués et des agents de police à bout de nerfs.

Antonio Bolfo

CARSTEN SNEJBJERG

Reportage by Getty Images

Lauréat du Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire 2010

06

L'Europe forteresse, Calais

On estime que cinq millions de migrants clandestins vivent et travaillent dans l'Union européenne, un chiffre qui augmente de 500 000 chaque année. Les principaux pays de destination comme l'Espagne, la Grèce et l'Italie, qui se trouvent aux portes d'entrée de l'Union européenne, reçoivent une aide politique et financière de la part des autres États membres afin d'éviter toute entrée illégale dans l'Union, transformant l'Europe en une véritable forteresse.

Dans le quartier de Calais communément appelé la « *jungle* », des enfants et adolescents afghans se lavent dans les eaux usées provenant des usines environnantes. Ils essaient de se tenir chaud à l'aide de couvertures et de tentes délivrées par des associations et se cachent dans les buissons ou dans des trains. L'hiver a été long. Les migrants pensaient être en sécurité après avoir fui l'Afghanistan mais ils doivent faire face à une tout autre réalité, bien plus rude. Ici, dans la «*jungle*» de Calais, les garçons afghans craignent la police et se cachent. Beaucoup se sont fait des entorses ou des fractures en essayant d'échapper aux forces de l'ordre en pleine nuit ou en tentant vainement de s'accrocher sous un camion en partance pour l'Angleterre.

Sylvie, qui travaille pour l'association Salam, déclare que les habitants de la « jungle » dépendent de l'aide des bénévoles. Ils ne bénéficient d'aucun soutien de la part des autorités françaises. Toutefois, les citoyens réfléchissent à deux fois avant de venir en aide aux migrants clandestins car d'après la législation française, il s'agit d'un crime passible d'une peine de cinq ans de prison et d'une amende pouvant atteindre 30 000 €.

Les jours sont longs, rythmés par les distributions de repas et les occasions de se rendre en Angleterre. La plupart des migrants restent près du point de distribution de nourriture et ne font rien © Carsten Snejbjerg / Reportage by Getty Images

GRAND PRIX CARE DU REPORTAGE HUMANITAIRE 2010

Créé en 1994, à l'initiative de l'association de solidarité internationale CARE France, le Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire a pour objet de rendre hommage aux reporters photographes qui témoignent tout au long de l'année des événements souvent tragiques qui frappent hommes, femmes et enfants.

Ces reportages sont aussi la mémoire des actions que CARE et d'autres organisations humanitaires mènent sur le terrain, témoignant de situations difficiles, de détresse humaine ou d'abus à l'encontre des droits de la personne humaine.
Depuis 1997, le Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire est organisé en partenariat avec Visa pour l'Image. Depuis 2003, il bénéficie du mécénat de sanofi-aventis. Depuis deux ans, le magazine *Femme Actuelle* s'associe à ce prix en tant que Partenaire Média.
Le jury, composé de personnalités du monde des médias, sélectionne les meilleurs reportages (1 lauréat et 4 finalistes) qui sont exposés pendant la durée du Festival et à l'occasion d'expositions itinérantes. Le lauréat reçoit une dotation de 8 000 € remise lors de l'une des soirées de projection du Festival.

CARE est l'un des plus grands réseaux humanitaires mondiaux, apolitique et non confessionnel. CARE mène des projets pour et avec les femmes, premières victimes de la pauvreté dans le monde. Chaque année, CARE vient en aide à près de 55 millions de personnes dans plus de 70 pays. Dans les situations de réponse à l'urgence ou dans des contextes d'aide à long terme, CARE s'attaque aux causes profondes de la pauvreté pour un développement durable, notamment en menant des programmes de microfinance, d'éducation, de lutte contre le sida, de sécurité alimentaire, d'accès à l'eau potable… Le succès et la pérennité des actions de CARE reposent sur l'implication des communautés bénéficiaires à toutes les étapes de la mise en œuvre du projet et, là encore, le rôle des femmes est essentiel.

sanofi aventis
L'essentiel c'est la santé.

Sanofi-aventis est engagé depuis plus de vingt ans dans une démarche de solidarité qui s'enracine dans son histoire, ses métiers et ses valeurs. Avec pour axe directeur la santé, ces actions de terrain peuvent répondre à des situations d'urgence humanitaire, mais s'inscrivent avant tout dans une démarche de développement à plus long terme, avec l'objectif d'apporter un soutien durable aux populations les plus vulnérables. Déployés avec des ONG partenaires telles que CARE, les programmes portent sur l'amélioration de l'accès aux soins, grâce à la prévention et la sensibilisation des populations, la formation des professionnels de santé, la lutte contre des maladies sévissant dans les pays en développement, ou encore la lutte contre l'exclusion.
Pour en savoir plus sur les actions de solidarité de sanofi-aventis : www.sanofi-aventis.com

Femme Actuelle

Partenaire Média du Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire.

Membres des forces spéciales afghanes à la recherche de talibans et de caches d'armes dans une maison du village de Gobaz, province de Kandahar, en Afghanistan, octobre 2005 © Stephen Dupont / Contact Press Images

Des gardes de l'Alliance du Nord ramènent des prisonniers talibans à leurs cellules après une journée de travail aux champs. Des enfants du village les suivent en jouant. Yangi Qala, Afghanistan, novembre 2008 © Stephen Dupont / Contact Press Images

© Dave Tacon

STEPHEN DUPONT
Contact Press Images

Génération AK
L'Afghanistan ou la liberté à l'épreuve 1993-2008

Génération AK – l'Afghanistan ou la liberté à l'épreuve, 1993-2008, est une rétrospective d'images de ce pays que Stephen Dupont a couvert durant toutes les étapes de son histoire récente, de la guerre civile et la montée des talibans dans les années 1990, au lancement de l'opération Enduring Freedom et à la guerre en cours contre le terrorisme.
Dupont a réalisé une grande partie de ce travail en finançant lui-même ses voyages, ou envoyé par une des dernières petites agences photographiques indépendantes, Contact Press Images, qu'il a intégrée en 1997. Lors de son dernier séjour, il a survécu à un attentat-suicide alors qu'il accompagnait une équipe d'éradication du pavot à Kaboul.
À une époque où l'on ne sait plus fixer son attention, Dupont a suivi le conflit en Afghanistan avec constance, même lorsque ce dernier ne faisait pas la une des journaux, et c'est ce qui donne du poids et de la cohérence à son travail. Grâce à ce regard inscrit dans la durée, il a pu produire une série d'images fortes qui montrent comment la vie continue pendant une guerre qui n'en finit pas (notamment chez les membres de l'Alliance du Nord), ainsi que des images individuelles qui ont contribué à définir et modifier la nature de cette guerre.
Depuis 2001 et la défaite initiale des talibans sous l'offensive menée par les États-Unis, Dupont s'est également intéressé aux effets du trafic de drogue, en pleine expansion en Afghanistan – le pays fournit aujourd'hui plus de 90 % de l'opium consommé dans le monde. De récents reportages dans les médias l'ont clairement montré, l'augmentation de la consommation d'héroïne est étroitement liée à la prolongation du conflit ainsi qu'au retour en force des talibans, et au terrorisme en général.
Les photos d'Afghanistan, qui font partie d'un ample projet multimédia pour lequel Dupont a reçu le prix Eugene Smith de la Photographie Humanitaire en 2007, décrivent, du point de vue des toxicomanes, l'horreur de la vie dans un narco-État. À l'instar des autres reportages de Dupont, ce projet révèle le caractère relatif de la liberté dans l'Afghanistan libéré, et les risques qui l'accompagnent. Ce ne sont pas là des images faciles. Elles sont parfois douloureuses à regarder, posent des questions difficiles sans apporter de réponses simples. Comme sait le faire le bon photojournalisme, elles nous ouvrent les yeux par leur honnêteté sans faille. Pour citer Sayed Reza, l'héroïnomane de 23 ans protagoniste du film de Stephen Dupont et Jacques Menasche, Stoned in Kabul (Défoncé à Kaboul) : « C'est la vérité. Ce n'est pas un mensonge. » Le film suit Reza et son frère Hussein dans leurs efforts pour se faire admettre en cure de désintoxication dans un hôpital psychiatrique. Reza, parlant de la démarche du film à son frère, lui dit : « L'heure n'est pas aux histoires. »

Stephen C. Pinson
Conservateur pour la photographie - The Robert B. Menschel Département Miriam and Ira D. Wallach des Arts, Gravures et Photographies

28 octobre 2009. Rien ne peut séparer Marie de son fils. Ces échanges sont indispensables. Déjà seize jours d'isolement. Il mesure 57,5 cm. Marie-Odile nettoie les parois de la bulle et évacue le linge sale par le sas © Hubert Fanthomme / Paris Match

28 octobre 2009. Cette intervention est particulièrement délicate. Le moindre germe le mettrait en péril. Les parois de la bulle et la rigidité des gants exigent une bonne préparation. Eloi est attaché avec des menottes en tissu © Hubert Fanthomme / Paris Match

Paris Match présente

HUBERT FANTHOMME

Eloi, l'enfant-bulle

Entre les lèvres de sa mère et sa peau, du plastique. Eloi est l'un des 25 bébés qui subissent chaque année, en France, une greffe de moelle osseuse et doivent vivre protégés pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois dans une bulle de plastique. Il souffre d'une dysplasie ectodermique avec immunodéficience combinée sévère. Un nom barbare pour deux maladies rares du système immunitaire qu'il a héritées de sa mère. Eloi est le troisième fils de Marie. Mais il a fallu la mort du deuxième, de son petit Jacques, pour qu'elle apprenne qu'elle était porteuse d'une mutation génétique qui se transforme en pathologie chez les garçons. Pendant 9 mois, nous avons accompagné Eloi, Marie et leur famille dans leur quotidien. Un quotidien fait de souffrances surtout ; celle d'Eloi, que nous avons vu se tordre de douleur, hurler, se cambrer derrière sa paroi translucide alors qu'il avait à peine 4 mois, et celle de sa maman, privée de ce « peau à peau » qui soulage les nouveau-nés lorsqu'ils ont mal, terrassée par un sentiment d'impuissance. Il y avait aussi les angoisses, la peur que la greffe « ne prenne pas » ; la mort menaçait Eloi. Et puis, ces petits espoirs – chaque gramme pris par Eloi, immédiatement consigné sur une feuille par sa maman, était une victoire contre la maladie –, ces instants de grande tendresse et d'amour tout simplement. D'amour entre une mère et son enfant. Ce sont tous ces moments qu'Hubert Fanthomme a réussi à sentir, à capter à travers son objectif. Avec la douceur et la sensibilité qui le caractérisent.

Hubert a ce talent de particulier qu'il sait poser son appareil photo pour regarder, écouter, prendre des notes dans son petit Moleskine noir. Il sait aussi se faire oublier, s'effacer pour capturer avec beaucoup de pudeur les moments les plus intimes. Avec sa voix douce et apaisante, avec une main posée sur une épaule ou un regard compatissant, il gagne la confiance, celle des parents et celle des plus petits qui le regardent ébahis avant de lui sourire puis d'oublier sa présence…

Avec ce sujet réalisé à l'hôpital Necker, Hubert se penchait pour la seconde fois sur le parcours d'un enfant malade. Déjà en 2008, il avait raconté en images, dans un reportage bouleversant, la vie de ces très grands prématurés qui ont quitté, bien avant l'heure, le ventre de leur mère. Hubert avait alors passé plusieurs mois à l'hôpital de Port-Royal. Depuis, il a gardé des liens avec ces enfants et ces mères. Hubert n'a pas d'enfant. Mais il dit, comme moi quand je parle de ma fille, qu'ils sont « la vie ». Qu'à leur contact, on éprouve les sentiments, de bonheur ou de malheur, dans toute leur intensité. Ainsi, nous avons tous deux tremblé pour Eloi, nous nous sommes enthousiasmés quand il a mangé pour la première fois à la cuillère ou quand il a fait ses premiers pas. Nous avons eu du mal à ne pas baisser le regard lorsqu'Eloi était menotté, dans sa bulle, pendant que ses infirmières lui changeaient ses tubulures.

Hubert est un photographe et un homme qui aime prendre son temps. Parce qu'on lui a assez reproché « de prendre trop de temps avec les gens » (notamment avec les personnalités qu'il a beaucoup photographiées pour Paris Match), il en a fait sa devise. Avec Hubert, le lien se crée sans parole.

Mariana Grépinet
Paris Match, juillet 2010.

17 janvier. La fatigue gagne les Haïtiens, la plupart dormant dans la rue © Corentin Fohlen / Fedephoto

17 mai. L'une des principales barricades, installée non loin du camp des « chemises rouges ». Un sniper a été repéré sur l'immeuble d'en face © Corentin Fohlen / Fedephoto

CORENTIN FOHLEN

Fedephoto

Prix du Jeune Reporter de la Ville de Perpignan 2010

Haïti / Bangkok : de l'horreur à la révolte

Haïti

Tout a été dit sur Haïti : l'horreur des cadavres gonflés, les corps bloqués sous les décombres, et l'impuissance face à un cataclysme sans précédent. Mais au-delà du choc, il y a aussi le courage des Haïtiens face au chaos. Là-bas, les victimes sont davantage occupées à survivre qu'à se plaindre de leur condition. D'ailleurs, celle du voisin est souvent pire. J'ai le souvenir marquant d'un homme qui, ayant perdu sa femme et ses quatre enfants quelques jours auparavant, a fini la discussion en rigolant de la situation. Comment trouver la force de sourire lorsque le monde s'écroule autour de soi ? La réponse est toujours la même : « Nous, on a la chance d'être vivants ». Quant à la « reconstruction », ce soi-disant « nouveau départ » appelé par tous, des mois après le désastre, les Haïtiens l'attendent toujours. Et pourtant, depuis des décennies, des centaines d'ONG travaillent dans ce pays. Une présence décuplée par le séisme du 12 janvier. Mais le travail formidable de certains ne doit pas faire oublier les dérives d'une action humanitaire mal coordonnée. Amputations non justifiées, distribution alimentaire militarisée et aujourd'hui semences OGM diffusées par Monsanto aux agriculteurs dans le besoin. Je suis retourné deux fois à Haïti depuis que la terre a tremblé, et la seule évolution que j'ai vue est celle de l'augmentation des camps de déplacés. On parle de reconstruction, de milliards de dons, mais la capitale est déjà reconstruite, en vastes camps de déplacés, en bidonvilles. La vie s'est organisée dorénavant comme cela. Tout le monde donne son point de vue sur l'avenir de ce pays ; il est grand temps que les Haïtiens ne s'en remettent qu'à eux-mêmes pour créer le leur.

Corentin Fohlen

Une partie du sujet a été réalisée en commande pour le magazine La Vie.

Bangkok

Un autre pays, un autre combat. David contre Goliath. Des paysans armés de lance-pierres, de pétards, de fusées d'artifice. Des armes dérisoires face aux mitraillettes, aux chars et aux hélicoptères de l'armée thaïlandaise. Des milliers de pneus enflammés pour fabriquer un rideau de fumée et éviter les snipers postés sur les toits des buildings. Ces buildings qui faisaient la fierté de cette capitale touristique qu'on avait voulue modèle, clinquante, brillante. Mais ironie de l'histoire, pendant quelques semaines, le quartier d'affaires a appartenu aux « rouges », ces paysans venus pour la plupart du nord du pays pour réclamer la démission du gouvernement. La dernière semaine de l'occupation, la tension grimpe entre les « chemises rouges » et l'armée, qui décide de les déloger. Quelques jours avant l'assaut final, les balles sifflent sur les barricades. Quand un homme s'effondre, c'est à chaque fois la même ardeur pour lui venir en aide. Le même courage aussi, car il en faut pour aller chercher sous les balles son camarade de lutte. Ces hommes risquent leur vie, rampent à même le goudron pour gagner quelques mètres. Ils se redressent et lancent un pétard… qui explosera à une dizaine de mètres, trop loin des soldats. Rien que du dérisoire, mais la force du symbole, toujours. Tout est là. En montant dans les bus qui les ramèneront chez eux, après l'évacuation du camp, les « chemises rouges » sourient et font le signe de la victoire. Le symbole, toujours : ils ont gagné.

Corentin Fohlen

Une partie du sujet a été réalisée en commande pour le magazine Stern.

Au milieu des champs de lave, la station thermale de Blue Lagoon a une renommée internationale pour les vertus curatives de ses eaux (Islande) © Danielle et Olivier Föllmi

Quincaillerie au marché de San Francisco el Alto, Guatemala © Danielle et Olivier Föllmi

DANIELLE & OLIVIER FÖLLMI

Sagesses de l'Humanité

Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix.
Acte constitutif de l'UNESCO

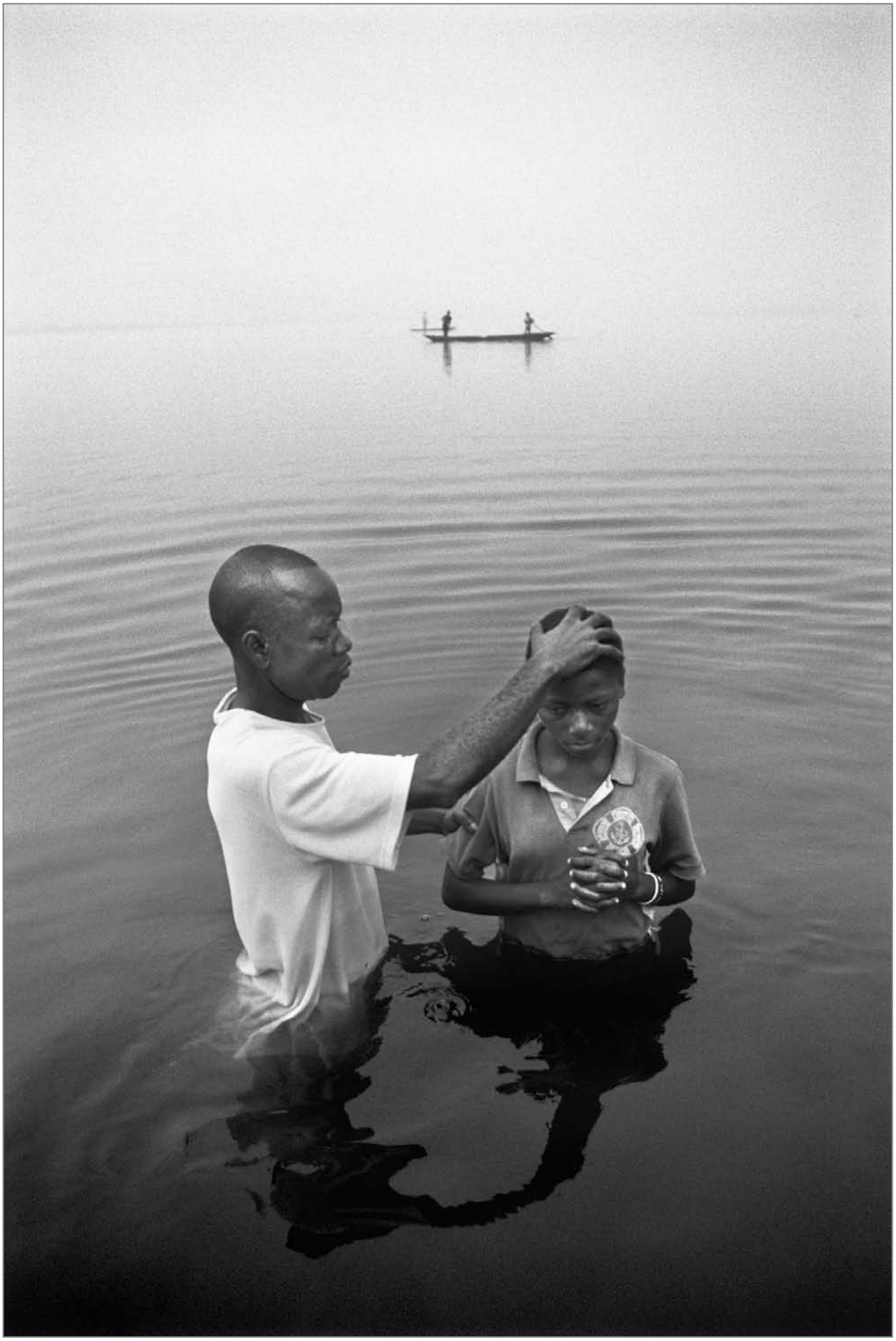
L'exposition *Sagesses de l'Humanité* est un chemin d'espoir guidé par des pensées inspiratrices associées à des photographies sereines du monde.
Prises sur l'ensemble de la planète, les photographies d'Olivier Föllmi font l'éloge de l'Homme dans son courage au quotidien à développer l'Humanité. Les pensées juxtaposées sont issues de sages de toutes cultures, de toutes confessions et de toutes les époques. Elles sont des clés de sagesses qui ont traversé les siècles comme guides des générations et proviennent équitablement de cultures spirituelles d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, d'Orient et d'Occident.
Guide universel de valeurs fondamentales entre les hommes, chaque pensée est associée à une photographie d'une autre culture, soulignant l'unité dans la diversité de l'humanité.
L'exposition *Sagesses de l'Humanité* débute par des textes menant à l'introspection de Soi pour développer une prise de conscience de l'Autre afin de mieux se relier aux Autres et avoir une meilleure compréhension de l'interdépendance entre les hommes et avec la Nature.
Fruit du travail de Danielle & Olivier Föllmi et d'équipes du monde entier, patronné par l'UNESCO, *Sagesses de l'Humanité* s'est bâti avec la publication chaque année durant sept ans de sept recueils de 365 pensées et photographies, traduits dans le monde en neuf langues à plus de 1 400 000 exemplaires : *Offrandes, Sagesses, Origines, Révélations, Éveils, Souffles, Espoirs.*

L'homme est le remède de l'homme.
Pensée wolof

Photographe humaniste franco-suisse, Olivier Föllmi parcourt à pied les vallées reculées de l'Himalaya durant 25 ans avant de photographier le monde avec ses assistants. Lauréat des plus grands prix de photographie, son travail est présenté à Visa pour l'Image pour la 4e fois.
Française et latino-américaine, Danielle Föllmi passe son enfance en Amérique latine puis, médecin, se spécialise en médecine tropicale à Paris. Elle réalise différentes missions au Panama, en Inde et travaille pour Médecins sans Frontières au Cambodge et au Laos. Dans une approche pluridisciplinaire et multiculturelle, Danielle Föllmi, chercheur toujours en quête, s'attache à relier corps, cœur et esprit en développant le projet Sagesses de l'Humanité.
En 30 ans d'expéditions partagées, cette synergie de couple fera naître plus de 30 livres. Liant leurs passions et destinées, Danielle & Olivier Föllmi adoptent quatre enfants de l'Himalaya et fondent HOPE *(Humanity Organisation for People & Education)* une association soutenant le développement d'écoles et de projets humanistes, à échelle humaine, dans le monde. Danielle & Olivier Föllmi ont reçu au Sénat la médaille de vermeil décernée par la Société d'Encouragement au Progrès qui distingue « ceux et celles qui, de façon continue et par un effort personnel, par leurs actions, leur créativité, ont réalisé des choses sortant du commun, avec la volonté de les mettre au service de l'humanité sous quelque forme que ce soit ».

www.follmispirit.com

Sagesses de l'Humanité a été activement soutenu durant sept ans par :
UNESCO, FUJI, CANON, DUPON



République démocratique du Congo, décembre 2009. Baptême par immersion le jour de Noël dans le fleuve Congo à Lisala, province de l'Équateur © Cédric Gerbehaye / Agence VU pour Geo France

© Steeve Iuncker / Agence VU

CÉDRIC GERBEHAYE

Agence VU pour Geo France

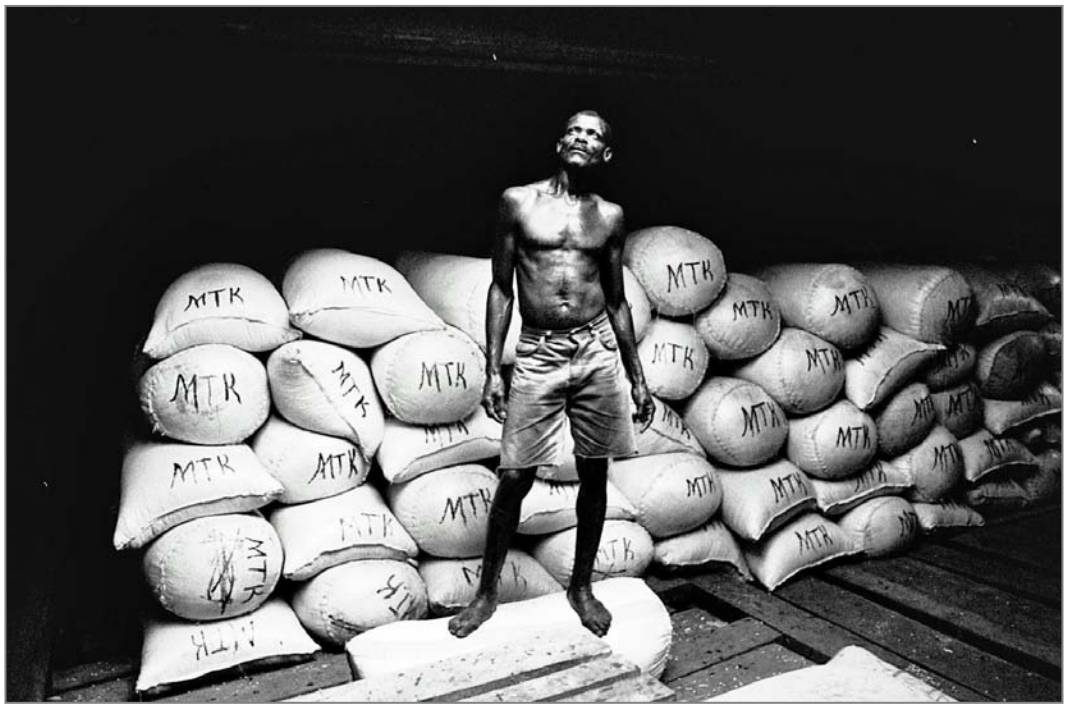
Fleuve Congo

Après l'Amazone, le fleuve Congo est le plus vaste du monde. Majestueux, il est également l'épine dorsale du pays auquel il a donné son nom, le trait d'union entre les mines du Katanga, les forêts de l'Équateur et la capitale Kinshasa. Son rôle en tant que voie navigable vers l'intérieur des terres s'est avéré décisif durant la colonisation. Il est le seul axe de communication pour traverser le pays depuis l'Est swahiliphone jusqu'à l'Ouest, où le lingala, tout comme la colonisation belge, se sont développés le long de ses rives. Il n'est navigable qu'entre Kisangani et Kinshasa, sur les 1 700 km qui séparent les chutes Stanley du Pool, le bassin avant les rapides infranchissables en aval de la capitale. Le fleuve ressemble ainsi à une veine gonflée au cœur de l'Afrique, ligaturée en haut et en bas.

Dans le vacarme mêlant les cris stridents sur la rive à la basse grondeuse de son diesel, le Kotakoli quitte Kisangani en envoyant des panaches de fumée noire au ciel. Le « pousseur », mis en service en 1976, est l'aiguillage motorisé d'un gigantesque plateau sur l'eau, huit barges arrimées deux par deux, qu'il oriente devant lui avec le soin précautionneux d'un vendeur encombré d'un éventaire. Le tout fait environ 30 mètres de large et 200 mètres de long. Avec plus de 5 000 tonnes de cargaison, il s'agit du plus important convoi de marchandises parcourant le fleuve une seule fois par an alors que dix voyages sont normalement prévus à l'année. C'est un tapis flottant sur lequel une main de titan semble avoir déposé un capharnaüm tenant à la fois d'un entrepôt industriel, d'un marché animé et d'un camp de réfugiés bâché. Les passagers – autour de quatre cents au départ – y circulent comme des fourmis, en se suivant à la queue leu leu sur les sentiers glissants que sont les plats-bords des barges.

Il y a un demi-siècle, l'aller-retour entre Kisangani et Kinshasa prenait vingt jours. Aujourd'hui, suite à la faillite de l'Onatra (l'Office National des Transports), mais aussi à cause de la corruption et des «tracasseries administratives», le roi des pousseurs met deux mois et demi pour traverser le pays.

Cédric Gerbehaye



Un docker charge des sacs de maïs dans la cale d'une des barges du *Kotakoli* à Bumba. Chaque sac porté à dos d'homme pèse 120 kg © Cédric Gerbehaye / Agence VU pour Geo France

Dans la turbine des réacteurs 5 et 6, centrale de Tchernobyl. Des hommes employés par des entreprises de sous-traitance découpent et nettoient superficiellement le métal, sans aucun contrôle, à l'aide de sable et d'air comprimé. La radioactivité y est très importante (vingt fois la norme légale) et la poussière radioactive s'envole aux quatre vents par les fenêtres brisées. C'est un lieu tenu à l'écart des journalistes et des délégations officielles. Pourtant, la cafétéria de la centrale où ils vont déjeuner n'est qu'à deux cents mètres © Guillaume Herbaut / Institute

Igor, 45 ans, à Chkneva, un village à moitié abandonné, situé à l'intérieur de la zone interdite de Tchernobyl. Après dix-sept ans de prison pour actes de barbarie et meurtre, il est revenu vivre dans le village de son enfance. Pour seule activité et gagner quelques grivnas chaque semaine, il récupère du métal mais aussi des briques dans la zone, puis les revend à des entreprises locales. « L'été, quand les broussailles ont tout envahi, on brûle les maisons abandonnées pour faire apparaître le métal © Guillaume Herbaut / Institute

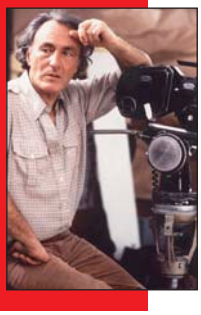
GUILLAUME HERBAUT
Institute

L'or noir de Tchernobyl

Vingt-quatre ans après la catastrophe, les cimetières d'engins militaires et la centrale de Tchernobyl en Ukraine font l'objet d'un pillage en règle. Chaque semaine, près de deux cents tonnes de métal radioactif quittent la zone d'exclusion.
Dans le tumulte qui a suivi l'explosion du réacteur 4 de la centrale de Tchernobyl en 1986, les autorités ont pallié au plus pressé : enterrer certains villages très contaminés. Créer ça et là des tombeaux où devaient rester confinées pour des siècles des tonnes de métaux radioactifs. Entourer Pripyat d'une clôture métallique pour éviter qu'elle ne soit livrée aux pillards. Aménager des plaines surveillées pour entreposer les véhicules exposés aux radionucléides. Même élaboré dans l'urgence de l'évacuation, le dispositif de confinement se voulait exemplaire.
Mais un quart de siècle plus tard, la plupart des cimetières ont été vidés. Les engins militaires ainsi que des pans entiers de la centrale sont systématiquement décortiqués. Pripyat, la ville où logeaient les ouvriers de la centrale et qui fut évacuée au lendemain de l'explosion, est démontée centimètre par centimètre : fin 2009, les ferrailleurs ont fini de récupérer tous les radiateurs présents dans les appartements. Dès le retour des beaux jours, ils s'attaqueront aux vitres qui ont été largement exposées aux radiations.
Officiellement, l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique basée à Vienne en Autriche dit « ne pas être au courant ». Mais depuis la chute de l'Union soviétique et l'indépendance de l'Ukraine en 1991, ce vaste territoire est devenu une zone affranchie, avec ses propres règles et ses luttes d'influence, ses entreprises de recyclage et ses trafics en tous genres. Un État dans l'État, doté de son or noir : le métal.
Preuve de ce commerce parallèle, les affaires criminelles se multiplient. En 2007, un chargement de tubes en cuivre et nickel en provenance du site d'enterrement des déchets radioactifs de Buriakovka a été intercepté à la sortie de la zone. Leur contamination était vingt-trois fois supérieure aux normes en vigueur. En mai 2009, un chargement de dix tonnes de métal dont le taux de radioactivité dépassait les 30 000 microrems (plus de mille fois le seuil autorisé) s'est volatilisé. Dans la nuit du 10 au 11 septembre 2009, une cargaison de vingt-cinq tonnes non traitées dont le taux était treize fois supérieur à la norme légale, essentiellement composée de tuyaux récupérés aux abords du réacteur 4, a été interceptée par les services secrets ukrainiens.
Selon plusieurs observateurs, huit millions de tonnes de métal étaient disséminées sur l'ensemble du territoire de la zone d'exclusion après l'explosion. Il n'en resterait aujourd'hui plus que deux millions, représentant une valeur marchande d'un milliard de grivnas (100 millions d'euros).

Bruno Masi

Moscou © William Klein



WILLIAM KLEIN

New York, Rome, Moscou, Tokyo

William Klein a toujours été un touche-à-tout de génie. Sa manière de voir le monde a influencé plusieurs générations de photographes. La rigueur de ses cadres, sa manière de se faire oublier de ses sujets tout en étant si proche d'eux, la perfection de ses compositions… Bref, une maîtrise absolue. Parmi l'ensemble de ses travaux, nous avons décidé de vous faire redécouvrir ses séries sur New York (1955), Rome (1957), Moscou (1959), et Tokyo (1964), qui restent des leçons de photo réellement uniques, et qui n'ont rien perdu de leur modernité.
William Klein nous fait l'amitié d'accepter ce modeste coup de projecteur sur l'une des œuvres les plus marquantes de l'histoire de la photographie.

Tokyo © William Klein

Intervention du SMUR dans le Val-d'Oise, 2009 © Grégoire Korganow

GRÉGOIRE KORGANOW

Carnet d'urgences

Le 6 janvier 2007. 19 heures. Ma moto glisse sous un camion sur le périphérique à Paris. Le SMUR (Service mobile d'urgence et de réanimation, communément appelé SAMU) arrive. Pendant de longues heures, je reste allongé sur le bitume. Il pleut. C'est la nuit. Je garde en mémoire des lumières, des sons, des sensations, une peur. Ma vie est subitement entre les mains d'inconnus. Ces mains me déshabillent, me palpent, me perfusent et finalement me sauvent.
J'ai souhaité mettre des visages sur ces mains anonymes.
Pendant plus d'un an, de septembre 2008 à fin 2009, plusieurs fois par mois, je me suis rendu à l'hôpital de Gonesse pour photographier le travail des équipes du SMUR.
Le SMUR, c'est l'hôpital qui se déplace. Dans un camion, un médecin, un infirmier, un ou deux pompiers, un externe. Ils prodiguent les mêmes soins que dans une salle des Urgences. À Gonesse, deux véhicules fonctionnent 24 heures sur 24. Ils circulent de Sarcelles à Garges en passant par Villiers-le-bel, Goussainville… Aux grands ensembles succèdent de petits villages de campagne. Dans ces banlieues populaires, toutes les cultures, toutes les religions cohabitent. La plupart du temps, l'accès aux soins se limite aux Urgences de l'hôpital et au 15, le SAMU.
Les hommes et les femmes du SMUR se déplacent dès que la vie d'une personne semble en danger : accident de la route, infarctus, détresse respiratoire, hémorragie cérébrale… Ils doivent réagir vite et prendre des décisions vitales. Souvent ils sauvent des vies. Parfois ils sont impuissants face à la brutalité de la mort. C'est leur métier. Ils le font avec passion et dévouement. Le jour, la nuit, sur le bord d'une route ou dans l'intimité d'une chambre à coucher.

Grégoire Korganow

Intervention du SMUR dans le Val-d'Oise, 2009 © Grégoire Korganow

Bande de Gaza, 19 janvier 2009. Une Palestinienne console son enfant dans les décombres de sa maison du hameau d'Ezbet Abed Rabbo, aux abords de Jabaliya © Olivier Laban-Mattei

Gori, en Géorgie, 25 août 2009. Une femme en larmes dans l'escalier de son immeuble. Son appartement a été détruit par l'armée russe durant le conflit armé contre les régions séparatistes de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie © Olivier Laban-Mattei

OLIVIER LABAN-MATTEI

Le jour où tout a basculé…

Il est tôt ce matin de mai 2008. Très tôt. Le soleil laisse poindre ses premiers rayons qui viennent caresser les visages des villageois birmans postés sur la rive. Tout est calme, serein. La petite embarcation qui m'a amené à eux accoste enfin, après plusieurs heures de navigation dans ce labyrinthe de canaux en plein cœur du delta de l'Irrawaddy. Femmes, hommes et enfants se pressent autour de la barque pour attendre la nourriture que leur ont apportée leurs compatriotes. Abandonnés par le gouvernement, à des dizaines de kilomètres de la première route, ils ne peuvent compter que sur leur solidarité pour espérer survivre. À peine le pied posé sur la berge, je constate la désolation des lieux. Le village n'existe plus. Rayé de la carte. La vague qui a suivi le cyclone a tout emporté sur son passage. Un homme se tient là, debout devant les ruines de sa maison, le sourire aux lèvres. Je m'en étonne. Saw Htu me raconte son histoire. La vague lui a volé sa femme, ses enfants, ses parents, sa maison, son bétail. Le riz qu'il a fait pousser est pourri par l'eau de mer. La récolte est perdue. Et pourtant, ce sourire sur son visage buriné… Pourquoi ? Je m'interroge et lui pose finalement la question. Il me répond alors : *« La vague m'a tout pris, tout. Je n'ai plus rien. Devrais-je aussi perdre mon sourire, alors que c'est la seule chose qui me reste ? »* Un autre matin, beaucoup plus frais celui-ci mais tout aussi ensoleillé. Celui du 25 janvier 2009 à Jabalia dans la bande de Gaza. Khaled Abdrabbo boit son thé sur les ruines de sa maison. Ici, aucun cyclone n'est passé. Même si en regardant autour de moi, j'ai l'impression d'arriver dans une ville dévastée par un tremblement de terre, ces ruines-là sont le fait de la main de l'homme. Une guerre éclair qui a tout ravagé. Les tanks, les bulldozers ont tout saccagé sur leur passage. L'homme m'invite à partager son thé et une orange. Il me raconte lui aussi son histoire. Il m'explique qu'une semaine auparavant, après avoir entendu du bruit chez lui, il est descendu à la porte d'entrée avec ses deux filles. En face d'eux, un tank israélien. Avec difficulté, la voix tremblante, il me détaille la manière dont le soldat est sorti de son char, a pointé froidement son arme sur les fillettes, et les a abattues. Khaled est là, assis sur les ruines de cette maison qu'il a mis une vie à bâtir. Il est seul désormais. Et quand je lui demande naïvement, ne sachant trop quoi lui dire, comment il envisage l'avenir, il me répond le plus simplement du monde : *« Je veux la paix avec les hommes qui ont tué mes filles. »* Que ce soit à Gaza, en Haïti, en Irak, en Géorgie, en Birmanie ou en Iran, j'ai rencontré les mêmes destins tragiques, et toujours cette même dignité et ce même courage face à l'horreur. Partout dans le monde, des hommes et des femmes luttent pour leur survie ou leur liberté, et sont plongés dans un enfer dont ils savent pertinemment qu'ils ne sortiront pas indemnes… Victimes de guerres, de régimes autoritaires ou de la nature elle-même, ils se résignent, acceptent, ou s'indignent et se révoltent, toujours dans la souffrance d'un quotidien qu'ils n'ont pas choisi.

Olivier Laban-Mattei

Combats dans le centre-ville. Août 1980, N'Djamena © Tanguy Loyzance

Départ au combat. Est du Tchad © Tanguy Loyzance

TANGUY LOYZANCE

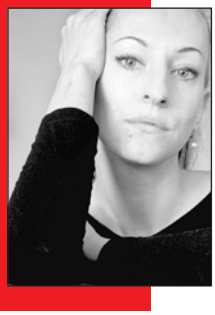
Tchad : mémoires pour la paix

Le lac Tchad, qui a donné son nom au pays et qui fut l'un des plus grands lacs du monde, s'est considérablement asséché durant les dernières décennies. Sa superficie est passée de 26 000 km² en 1960, à moins de 1 500 km² aujourd'hui.
Le désert du Sahara couvre plus de la moitié du pays.
Isolé au cœur du continent africain, le Tchad est « coincé » entre de puissants et turbulents voisins dont il subit périodiquement les débordements violents : la Libye au nord, le Soudan (région du Darfour) à l'est et le Nigeria à l'ouest. Bref, il paraît puni par la géographie.
Le pays a été, au tournant du XXe siècle, le champ d'affrontements entre les conquérants musulmans et l'entreprise coloniale française, laquelle fut particulièrement sanglante (1900-1960) et a laissé derrière elle un bric-à-brac d'ethnies mal soudées par une administration faible, incompétente et cupide. Puni par la géographie, on peut dire que le pays fut aussi puni par l'histoire.
Conséquence : les 50 années d'indépendance furent marquées par des révoltes, des putschs militaires, des mouvements de guérillas, des guerres civiles, des interventions militaires étrangères, sur fond de rivalités géostratégiques et minières (le pétrole est exploité depuis 2003 par Exxon et Shell, l'uranium pas encore) entre les puissances proches et lointaines.
L'éclatement définitif du pays a été évité entre autres grâce à la présence permanente de forces françaises, renforcées depuis peu par celles de l'ONU, au prix d'une caution « réaliste » apportée aux violations des droits de l'homme, d'une corruption à grande échelle et de trucages électoraux.
Le métier des armes a été et continue d'être un des débouchés naturels qui s'offrent aux jeunes (et même aux très jeunes) Tchadiens.
Si les déchirements n'ont pas cessé, la configuration des conflits des années 1980 (période couverte par l'exposition) n'est plus la même aujourd'hui.
À cette époque, le Tchad était le théâtre de la rivalité entre le camp soviétique (relayé par la Libye du colonel Kadhafi) et le camp occidental (France, USA).
Le régime actuel du général Idriss Déby Itno, au pouvoir depuis 1990, est soutenu à la fois par la Libye, la Chine, les États-Unis… et la France.
L'ouverture de la manne pétrolière permet à l'État d'entamer une politique de « réalisations » économiques et sociales, d'« acheter » plus facilement les opposants et d'équiper massivement son armée, améliorant, à terme, ses chances de stabilité.
Le vent de la démocratie, né de la chute du mur de Berlin, a permis l'éclosion d'une société civile (presse, association de droits de l'homme, etc.) et d'un multipartisme embryonnaires.
L'espoir est permis pour les générations suivantes, mais l'absence d'une élite politique et intellectuelle patriotique, tolérante et compétente, couplée au cynisme des grands pays, fait que les progrès sont lents et les retours en arrière fréquents (résurgences régulières de rébellions, disparitions d'opposants).
Parmi les combattants que l'on peut voir sur les photos de cette exposition, beaucoup sont encore actifs dans la haute hiérarchie militaire de l'armée gouvernementale ou des mouvements rebelles, où ils côtoient souvent leurs enfants ou les enfants de leurs camarades disparus.

Tanguy Loyzance

Bakou, Azerbaïdjan, 2005. Ali Karimov, chef de l'opposition, lors d'un rassemblement avant les élections législatives. Des manifestations pacifiques ont eu lieu plusieurs semaines après les élections, mais ont fini par être réprimées suite à l'intervention brutale de la police anti-émeutes © Justyna Mielnikiewicz

Monastère de Sapara, 2001. Saba et Nika. Tous deux ont découvert leur vocation monastique alors qu'ils n'avaient pas encore trente ans. Durant des vacances, Saba visite le monastère et décide d'y rester, laissant derrière lui sa vie laïque. Sapara compte parmi les premiers monastères à avoir ouvert leurs portes après l'indépendance de la Géorgie, une période marquée par un fort renouveau du sentiment d'identité nationale, dont la religion est l'un des piliers © Justyna Mielnikiewicz



JUSTYNA MIELNIKIEWICZ

Prix Canon de la Femme Photojournaliste
décerné par l'Association des Femmes Journalistes en 2009
et soutenu par *Le Figaro Magazine*

Souffrance partagée, lignes divisées

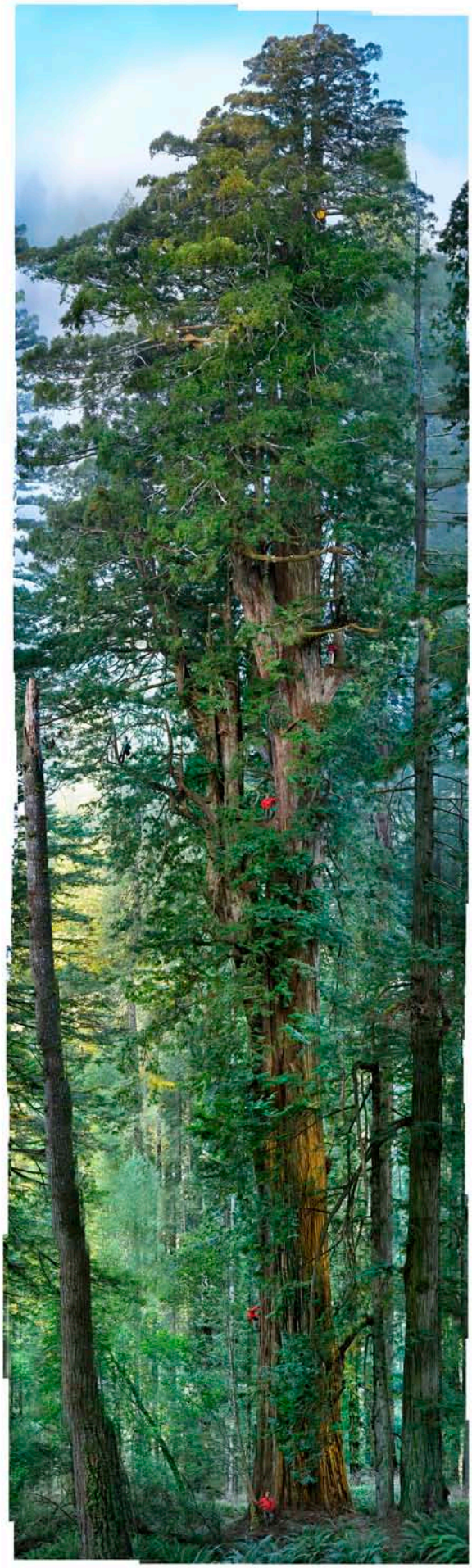
C'est à travers une rencontre fortuite, au milieu des années 1990, que j'ai découvert le Caucase. J'hébergeais alors deux musiciens géorgiens chez moi, en Pologne. Au fil des toasts, des chants et des histoires, j'ai commencé à entrevoir leur profonde fierté en leur identité nationale ainsi qu'une certaine amertume face à ce que leur pays était devenu. Une ambivalence qui se traduisait par leur facilité à nouer de nouvelles amitiés et à sombrer tout aussi facilement dans d'âpres discussions avec leurs vieux amis. J'appréciais leur sens de l'humour cynique et acerbe : rien n'échappait à l'humour, véritable rempart contre la crainte et les difficultés de la vie. J'avais prévu depuis un certain temps d'explorer l'Orient, et en 2001 je me suis rendue en Géorgie. L'année suivante, je suis retournée à Tbilissi pour continuer mon travail, puis pour y emménager définitivement.

«*Souffrance partagée, lignes divisées*» est une œuvre en cours, la découverte d'un lieu extraordinaire, le Caucase du Sud, d'où, quel que soit votre angle d'approche, l'on repart immanquablement avec davantage de questions que de réponses.

La prépondérance de l'histoire dans le Caucase est telle qu'elle paraît parfois supplanter l'avenir. Une histoire tumultueuse, entrecoupée de longues périodes de violence, de tragédie et de domination, mais aussi de paix et de gloire. Les nombreux groupes ethniques locaux sont profondément attachés à leurs propres histoires, terres, langues et religions. C'est dans ce contexte que nous pouvons comprendre l'identité géorgienne : chaque communauté a une culture bien vivante et fermement ancrée dans des traditions et valeurs établies telles que la galanterie, le patriotisme, l'honneur ou encore la commémoration des morts ; mais ils sont tous conscients de leur propre individualité et défendent avec fougue leurs opinions personnelles. Le conflit devient alors inéluctable, en particulier lorsque les différends sont manipulés à des fins politiques. Aujourd'hui, en cas de conflit, chaque parti prend à témoin l'histoire, ancienne ou moderne, pour justifier ses revendications territoriales. Des Tchétchènes aux Arméniens, des Géorgiens aux Abkhazes, tous racontent une même légende, très connue dans la région : Dieu leur a octroyé un droit de propriété exclusif sur ce territoire qu'il avait à l'origine mis de côté pour lui-même.

Après des années passées à vivre et à travailler dans le Caucase, j'en suis arrivée à la conclusion que la plus grande richesse de cette région, sa diversité ethnique, est aussi sa plus grande malédiction. Quelle que soit la région du monde, la diversité ethnique a le pouvoir d'unir ou de diviser. Les conflits ethniques des années 1990 sont la conséquence directe du « diviser pour mieux régner » de l'Union soviétique. Après l'effondrement de l'URSS, la région a été redécoupée selon des frontières arbitraires, donnant lieu à des affrontements, non pas ethniques, mais politiques. Le conflit ethnique est la conséquence, et non la cause, des luttes politiques pour bâtir un État-nation à une période si chaotique de l'histoire. Et l'absence prolongée d'échanges entre communautés, dont j'ai pu être le témoin, alimente de part et d'autre une certaine méfiance de l'autre. Pour des raisons politiques, l'autre se voit assigner l'image de « l'ennemi ». Néanmoins, beaucoup m'ont paru être partagés, tiraillés entre nationalisme, victoire, amertume et les souvenirs plus agréables de leurs amis et collègues.

Justyna Mielnikiewicz



Note sur notre grand assemblage photo.

Dans son ouvrage Tree, James Balog a été le premier à montrer des images de séquoias entiers. Pour ce faire, il a créé une mosaïque de différentes images prises au bout d'une corde, appareil en main. Quant à nous, nous devions trouver une façon de montrer l'arbre dans son intégralité, mais sans distorsion, pour une publication dans le magazine National Geographic. Je travaillais avec la même équipe qui avait guidé et encadré James. Or, puisque je me considère être un pionnier de la photographie, je déteste arriver deuxième. Je ne pouvais pas simplement singer la technique de Balog parce qu'il m'aurait été impossible d'assembler les images sans distorsion. J'en ai fait des cauchemars pendant plus d'un an. Jusqu'au jour où Jim Spickler nous a sortis de l'impasse en proposant d'accueillir la technologie à bras ouverts et d'utiliser un chariot de travelling commandé par ordinateur, bien plus précis que mes mains de photographe.
Après trois semaines d'essais, et au cours d'une heure de glorieuse perfection, nous avons réussi à prendre les 84 images qui, après 120 heures de remaniement par Ken Geiger, rédacteur photo au magazine National Geographic, allaient donner l'assemblage final. Au-delà des efforts requis ou de la technique utilisée, ce qui importe est que cette image nous fasse prendre conscience de la fragilité de ce géant qui, du haut de ses 1 500 ans d'existence, aurait très bien pu être abattu.

Mère de l'univers. Au moins 1500 ans pour ce titan de près de 100m de hauteur dans le Parc National de Prairie de Creek Redwoods en Californie ; Cet arbre présente la couronne la plus complexe identifiée par les scientifiques. La photo est une mosaïque composée de 84 images © Michael Nichols, composite de Ken Geiger / National Geographic

© Steve Sillett

MICHAEL NICHOLS
National Geographic

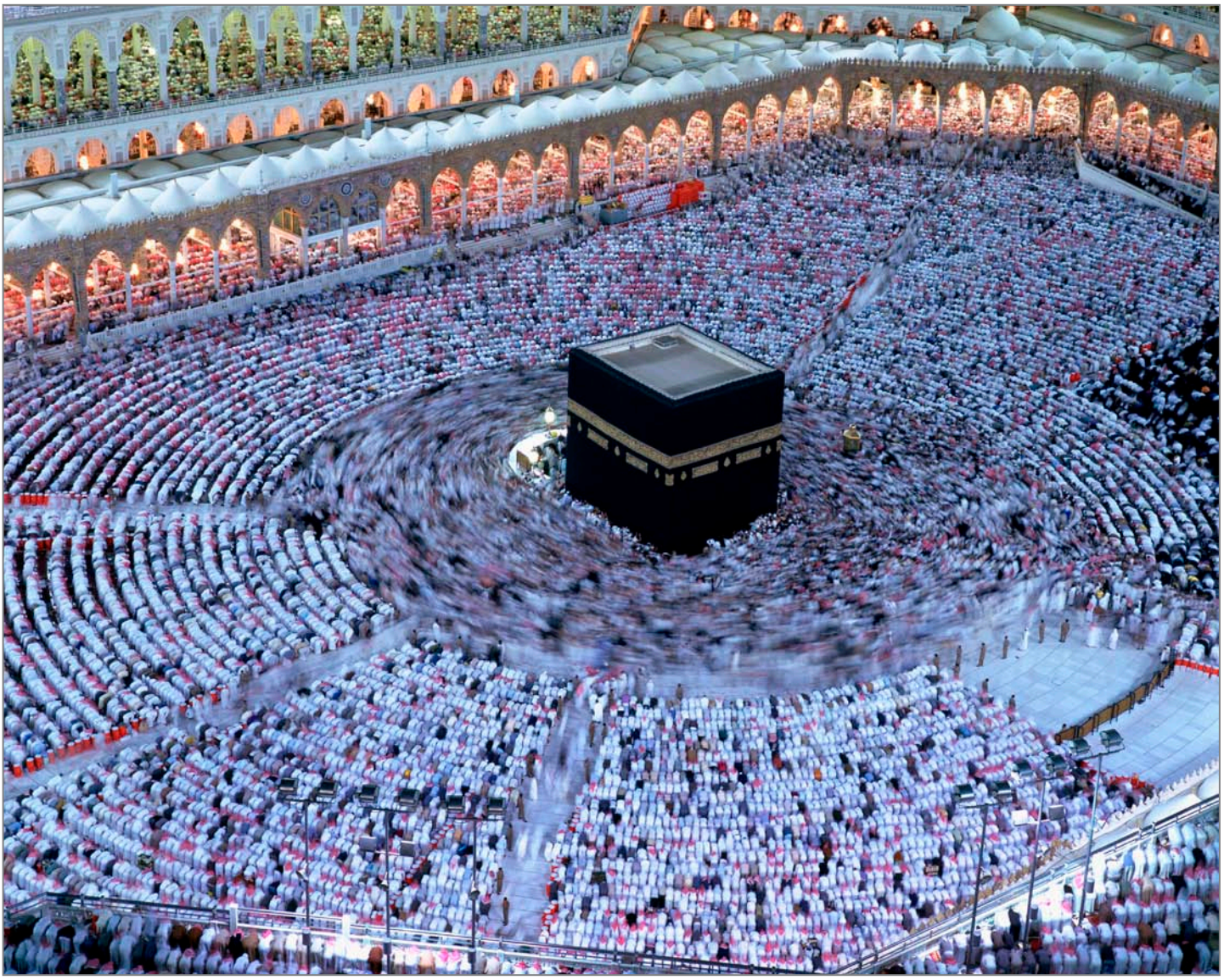
Les séquoias : la guerre du bois en Californie

Avoisinant parfois les 120 mètres de hauteur et les 2 000 ans d'âge, les séquoias de la côte californienne sont les plus grands arbres du monde. En un siècle, nous avons abattu 95 % de la plus grande forêt du monde et laissé derrière nous un héritage de cours d'eau pollués et de terres mutilées. La coupe des arbres anciens est devenue chose courante depuis le rachat de Pacific Lumber, autrefois une entreprise familiale respectueuse des principes du développement durable, par des magnats de Wall Street. Un appât du gain qui allait ravager l'économie locale, dépendante en bien des façons de la forêt.
Sans personne pour désigner un coupable, la situation s'est aggravée jusqu'à l'éclatement d'une véritable guerre du bois. L'histoire de Julia Butterfly Hill, qui a vécu deux ans sur un séquoia surnommé « Luna », a défrayé la chronique. Quand cette guerre s'est enfin essoufflée, le taux de chômage avait atteint des niveaux sans précédent dans les villes côtières du nord de la Californie. Les tensions subsistent entre écologistes et bûcherons, mais, pour l'heure, les derniers séquoias géants ont été sauvés.

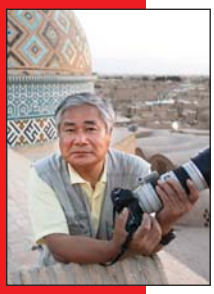
Michael "Nick" Nichols

Publié dans le magazine National Geographic *d'octobre 2009.*

Ray et Brad Wood (père et fils) abattant des séquoias âgés de 50 à 80 ans. Depuis que les Blancs ont découvert le Sequoia sempervirens il y a 200 ans, 95 % des spécimens les plus anciens ont été abattus. Aujourd'hui, la plupart des vieux séquoias se trouvent dans des parcs naturels protégés © Michael Nichols / National Geographic



La 27e nuit du ramadan, le mois du jeûne, est l'une des plus sacrées du calendrier musulman car c'est celle où commença la révélation du Coran au prophète Mahomet. Près d'un million de pèlerins affluent du monde entier pour passer la nuit en prière à La Mecque © Kazuyoshi Nomachi / Studio Equis



KAZUYOSHI NOMACHI
Studio Equis

Pèlerinage photographique

C'est au cours de mon premier voyage au Sahara que je suis devenu photographe-documentariste. Alors âgé d'une vingtaine d'années, j'ai été bouleversé et inspiré par la ténacité de ceux qui vivent dans cet environnement si difficile.
J'ai surtout travaillé dans ce que l'on appelle les « hinterlands », ces arrière-pays où vivent des êtres endurcis par le temps et fiers de leurs traditions culturelles. J'ai voulu immortaliser l'expression de ces peuples fascinants qui, malgré les difficultés auxquelles ils font face tous les jours pour assurer leur survie, accueillent la vie à bras ouverts.
Cependant, ces arrière-pays n'ont pas été épargnés par la marche du temps. En effet, l'avancée de la mondialisation a ébranlé les fondements de ces cultures précieuses que j'ai eu la chance de photographier. Le monde me paraît tendre vers l'homogénéité, l'uniformité. Toutes les variations intéressantes et uniques de l'expérience humaine semblent disparaître au profit de l'efficacité et de la facilité. Assurément une grande perte pour nous tous.
Malgré tout, le sentiment d'appartenance culturelle subsiste. Le XXIe siècle sera celui de la mondialisation et, par opposition, de la renaissance des religions aux quatre coins du monde, d'une redécouverte de l'identité culturelle par le biais de traditions religieuses millénaires. J'espère pouvoir continuer à témoigner de cette résistance culturelle, de cette expression du sentiment religieux et de la relation que maintiennent les hommes avec l'environnement dans lequel ils vivent.

Kazuyoshi Nomachi

Ukukus priant devant une croix plantée dans la glace, à 5 000 mètres d'altitude. Chaque groupe plante plusieurs dizaines de croix © Kazuyoshi Nomachi / Studio Equis

Centre-ville de Bangkok, Thaïlande, 10 avril 2010. Les « chemises rouges », partisans de l'ancien Premier ministre Thaksin Shinawatra, lors d'affrontements contre des soldats thaïlandais qui tiraient des coups de semonce et des gaz lacrymogènes. L'armée a lancé une offensive contre les sympathisants de Shinawatra, déclenchant des combats violents faisant 300 blessés © Athit Perawongmetha / Getty Images

Bangkok, 19 mai 2010. Un « chemise rouge » arrêté par les forces de l'ordre thaïlandaises. Il a été fait état d'au moins cinq morts lors d'attaques par les forces du gouvernement contre les barricades dans et autour du centre-ville. Les chefs des « chemises rouges » se sont rendus, mettant ainsi un terme à leur blocus après six jours de violences © Athit Perawongmetha / Getty Images

© Waran Suwonno

ATHIT PERAWONGMETHA

Getty Images

Bangkok de tous les dangers

Depuis le coup d'État du 19 septembre 2006, il s'est opéré en Thaïlande un changement radical. Le peuple s'est divisé en différents groupes ayant chacun leur propre opinion politique et représentés par toute une palette de couleurs allant du jaune au rouge en passant par le multicolore. Le coup d'État a déclenché un grand nombre d'incidents violents, dont la prise de l'aéroport et du siège du gouvernement, « Government House », par les « chemises jaunes ». Les « chemises rouges », quant à elles, occupaient le centre de Bangkok. Ces heurts ont entraîné la mort de citoyens, nui à l'économie et terni l'image du pays. La plus récente manifestation de « chemises rouges » a duré deux mois, du 14 mars au 19 mai, et a entraîné les plus grosses pertes humaines que la Thaïlande ait connues. Environ 90 personnes ont été tuées et plus de 1 900 blessées.

La Thaïlande, longtemps appelée le pays du sourire, s'est transformée, pendant deux mois, en pays des massacres. Jamais je n'aurais imaginé porter un gilet pare-balles et un casque en acier pour photographier des actes de violence se déroulant dans mon propre pays. Il m'est également difficile de croire que certains de mes amis photographes ont été touchés par balle, et que certains photographes étrangers ont été tués ou grièvement blessés. Qu'est devenu le pays pacifique que je connaissais ?

L'après-midi du 19 mai restera à jamais ancré dans ma mémoire. Je me trouvais à Sarasin Junction à Bangkok, à proximité d'un groupe de soldats, et me suis assis derrière un grand arbre. Cinq minutes plus tard, une grenade a explosé à quelques mètres de nous. J'ai vu un journaliste canadien et quatre soldats couverts de sang. Je suis immédiatement parti chercher de l'aide auprès d'autres soldats et journalistes qui se trouvaient non loin de là et qui n'avaient pas vu que nous avions été la cible de tirs de grenade.

Dès que j'ai pu, j'ai transporté un des soldats en lieu sûr. Après, je me suis mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter. C'était la première fois que je pleurais depuis le début de ces deux mois. Je pleurais de tristesse en pensant à tous ces blessés, à tous ces morts. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que j'avais échappé à la mort. L'arbre m'avait sauvé la vie.

Je ne veux plus voir de morts ni de blessés ; peu importe leur origine, leurs croyances, qu'ils s'agissent de « chemises rouges », de soldats ou de policiers. Nous sommes tous Thaïlandais. Une chose est sûre : il y aura un vainqueur mais la Thaïlande, elle, aura perdu.

Athit Perawongmetha

Lauréat Visa d'or de la Presse Quotidienne 2009
Los Angeles Times (© Barbara Davidson)

Un survivant assis sur une pile de gravats, Mianzhu, Nord du Ghengdu, Chine © BarbaraDavidson / Los Angeles Times

PRESSE QUOTIDIENNE

Depuis 1990, Visa pour l'Image - Perpignan donne rendez-vous aux quotidiens internationaux. Ceux qui chaque jour nous informent, exposent l'actualité de l'année écoulée.
En 2010, 24 titres présentent leurs reportages. L'un de ces quotidiens sera récompensé par le «Visa d'or» Arthus-Bertrand - catégorie Presse Quotidienne - lors de la soirée du 2 septembre 2010.
Pour la troisième fois, la SNCF offre un prix de 8 000 € au gagnant de cette catégorie.

20 MINUTES (France) / Sébastien Ortola
AFTONBLADET (Suède) / Magnus Wennman
ALGEMEEN DAGBLAD (Pays-Bas) / Pim Ras
BERLINGSKE TIDENDE (Danemark) / Christian Als
DAGENS NYHETER (Suède) / Lars Lindqvist
DAILY MAIL (Grande Bretagne) / Jamie Wiseman
DIARI DE GIRONA (Espagne) / Carles Colomer Reyes
DIARI DE TERRASSA (Espagne) / Cristobal Castro
EKSTRA BLADET (Danemark) / Benjamin Kürstein
EL PERIODICO DE CATALUNYA (Espagne) / Albert Bertran
GAZETA WYBORCZA (Pologne) / Filip Klimaszewski / Kuba Atys / Franciszek Mazur / Wojciech Olkusnik
INTERNATIONAL HERALD TRIBUNE (USA) / Jane Hahn
LA CROIX (France) / Frédéric Sautereau
LE MONDE (France) / Jean-Claude Coutausse
LE PARISIEN - AUJOURD'HUI EN FRANCE (France) / Philippe de Poulpiquet
LOS ANGELES TIMES (USA) / Carolyne Cole
MIDI LIBRE (France) / Dominique Quet
OUEST-FRANCE (France) / Béatrice le Grand / Thierry Creux / Franck Dubray / Daniel Fouray / Vincent Mouchel
POLITIKEN (Danemark) / Peter Hove Olesen
THE DALLAS MORNING NEWS (USA) / Sonya Hebert
THE DENVER POST (USA) / Craig F. Walker
THE NEW YORK TIMES (USA) / Rina Castelnuovo
THE PHILADELPHIA INQUIRER (USA) / David Robert Swanson
THE TORONTO STAR (Canada) / Louie Palu

New York. Lecture sur rails. Chuck, de son nom de rue, vit non loin d'ici dans un abri de fortune sous le tunnel ferroviaire d'Amtrak. D'après ses souvenirs, il vit dans ce tunnel depuis plus de neuf ans © Andrea Star Reese

New York. Depuis plus de cinq ans, Willy Colon n'a pour seul toit que des amas de cartons. Auparavant il trouvait refuge sous la voie 13 de Penn Station. Parfois, pour éviter d'être arrêté, il détruit son abri à l'aube pour en reconstruire un autre la nuit suivante © Andrea Star Reese

ANDREA STAR REESE

The Urban Cave

Lancé en 2007, le projet *The Urban Cave* dépeint la résistance et l'humanité des « sans domicile » qui vivent à New York en marge de la société. C'est l'histoire, non pas du dénuement, mais d'un groupe d'individus, de leurs vies.
Ces photographies numériques 35 mm sont le fruit du temps que j'ai passé dans la rue avec ces hommes et ces femmes qui, bien que méprisés des autres, m'ont acceptée parmi eux, m'aidant à raconter leur histoire. Parfois, ils m'invitaient tout simplement à les suivre. J'attendais alors plusieurs mois pour que s'installe une certaine spontanéité, une confiance qui me permettait d'aller plus en profondeur. Je ne savais jamais ce qui allait se passer, ni qui j'allais rencontrer.
Ces images, que j'ai voulues respectueuses, mettent en contraste l'ombre et la lumière. Elles sont le reflet de ce que j'ai ressenti face à la beauté des lieux et des personnes, à la dignité et la détermination des sans-abri. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux ont un logement, ou sont sur le point d'en obtenir un, le plus souvent grâce à l'ONG Center for Urban Community Services *(Centre pour les services aux communautés urbaines)*.
Depuis plus de sept ans, Lisa et Chuck vivent ensemble dans le tunnel ferroviaire d'Amtrak. De tous ceux que j'ai rencontrés, Lisa est celle qui a passé le plus de temps dans la rue. *« Au bout d'un certain temps, on s'habitue à vivre comme ça »*, dit-elle. *« C'est d'ailleurs ce qui m'inquiète le plus. Comment peut-on finir par accepter une vie pareille ? »* Lisa est décidée à partir. Elle ne veut pas mourir dans la rue.
Country gère la *« grotte aux chauves-souris »*, une petite impasse animée de jour comme de nuit par un va-et-vient incessant. Mais les visages changent. Certains partent pour une raison (traitement médical, prison, famille, ou nouveau logement), d'autres non. Beaucoup reviennent. Selon Snow White, c'est un abri sûr pour les femmes en quête d'un refuge. Malgré la difficulté et l'incertitude à vivre là, Country reste parce que « c'est beau, j'aime la rue ».
Willy logeait autrefois sous la voie 13, à Penn Station. Après les attaques du 11 Septembre, il a été « expulsé » et vit maintenant dans un carton près de la station dans la 34e rue. Il ne se sent à l'aise pour dormir que dans ce carton, d'où il peut entendre les trains qui passent sous la rue.
Mélange de fragilité et de force, de tragique et de beau, d'autodestruction et de survie, ces hommes et femmes sans abri sont avant tout des êtres humains, tout comme nous. Bien qu'ils vivent à l'écart, ils sont nos semblables. Rien n'est simple dans la pénombre de la rue.
« Ne me traitez pas de SDF. » Country.

Je dois beaucoup aux photographes et rédacteurs des cours et ateliers du Centre international de photographie et de l'atelier Eddie Adams ainsi qu'aux collègues du collectif de photographes émergents What We Saw *(Ce que nous avons vu)* qui m'ont soutenue. Les tirages de référence ont été réalisés avec l'aide de Matt McDonough.
The Urban Cave est un projet collectif, rendu possible uniquement grâce à la générosité des hommes et femmes que j'ai pu photographier et des nombreux autres qui ont accepté de participer. Un grand merci à tous ceux qui aiment, dans l'ombre, prendre des risques.

Andrea Star Reese
Andrea Star Reese est lauréate 2010 de la bourse photographique de la Fondation des arts de la Ville de New York.

Nakuru, Kenya, 26 janvier 2008. Des gardes frappent un pillard. Des bandes armées d'arcs et de flèches, de machettes et de barres de métal, traquèrent les membres d'une tribu adverse quand les émeutes qui avaient éclaté après les élections dégénérèrent en un conflit ethnique d'échelon national qui allait causer la mort de 1500 personnes et le déplacement de 250 000 autres, faisant voler en éclats l'image du Kenya, symbole de paix dans une région en proie à de nombreux troubles © Roberto Schmidt / Agence France-Presse

ROBERTO SCHMIDT

Agence France-Presse

Sélection

L'ensemble des images réunies pour cette exposition est un large éventail du travail que j'ai fait pendant mes missions pour l'Agence France-Presse.
Ces photos ont été prises au Kenya, en Palestine, en Irak, à Haïti, en Éthiopie, en Somalie, en Ouganda et aux États-Unis.
On m'a demandé d'écrire un texte d'introduction à l'exposition, mais une fois de plus, il s'avère que je suis bien plus à l'aise pour communiquer avec des images qu'avec des mots. Je laisserai donc la parole aux photos. J'espère qu'en regardant ces images, certains d'entre vous sentiront quelque chose bouger en eux-mêmes, et que cela les fera penser, ne serait-ce que brièvement, à la réalité d'autres gens sur cette terre.

Roberto Schmidt

Centre-ville de Miami, 19 mars 2006. Fiona, 4 ans, court entre de fausses pierres tombales représentant les soldats américains tombés en Irak, pendant un rassemblement contre la guerre auquel ses parents participent © Roberto Schmidt / Agence France-Presse

Photo de famille : Joe Jesssop, 88 ans, avec ses 5 femmes, 46 enfants et 239 petits-enfants. Ancien de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours (SDJ), la secte controversée née d'une scission avec l'Église mormone autour de la question du mariage plural, Joe a fondé sa « famille céleste » ici à Hildale dans l'Utah. « J'ai eu une vie bénie, dit-il. Je ne l'échangerais pour rien au monde. » © Stephanie Sinclair / VII pour National Geographic

Obsèques de Foneta Jessop. Un membre de l'Église SDJ accompagne six de ses femmes. Deux d'entre elles sont les filles de Foneta. « Elles ont fabriqué ces robes spécialement pour l'occasion, dit-il. Elles ont choisi la même couleur pour symboliser l'amour qui les unit. » Les dirigeants de l'Église réservent le droit au mariage plural aux hommes « pieux ». S'ils s'en montrent indignes, leurs femmes et enfants leur sont enlevés et remis à d'autres hommes © Stephanie Sinclair / VII pour National Geographic

STEPHANIE SINCLAIR

VII pour National Geographic
et The New York Times Magazine

La polygamie aux États-Unis

Un regard intime sur l'Église fondamentaliste de Jésus-Christ des saints des derniers jours (FSDJ), secte mormone des plus fermées.

Avant 2008, rares étaient ceux à avoir entendu parler de l'Église fondamentaliste de Jésus-Christ des saints des derniers jours (FSDJ). Au mois d'avril de la même année, une descente des forces de l'ordre sur leur ranch « Yearning for Zion », situé dans un endroit reculé de l'ouest du Texas, allait les propulser sur le devant de la scène. Pendant plusieurs jours, les téléspectateurs furent les témoins d'un étrange spectacle : des équipes de travailleurs sociaux et d'agents de police embarquant dans des cars scolaires des centaines d'enfants et de femmes, toutes vêtues de robes traditionnelles et aux coiffures particulièrement apprêtées.

À l'origine du raid, un appel téléphonique reçu par un refuge pour victimes de violence conjugale, dans lequel une adolescente de 16 ans se plaignait d'abus sexuels et physiques par son mari, un homme d'âge mûr. Il s'agissait d'une farce mais l'appel fut pris au sérieux car il provenait d'un ranch dont les résidents étaient disciples de l'Église FSDJ, connue pour sa pratique de la polygamie. En mai 2006, un certain Warren Jeffs, le « prophète » de l'Église FSDJ, avait été inscrit sur la liste des dix fugitifs les plus recherchés du FBI. L'homme avait fui pour éviter les poursuites judiciaires dont il faisait l'objet dans l'État de l'Utah pour une affaire de mariages illégaux entre des disciples mâles adultes et des mineures.

En passant du temps avec la communauté FSDJ, je me suis fait une opinion plus mitigée que ce que j'avais pu entendre aux informations. Parce qu'il s'agit d'une communauté repliée sur elle-même, il m'a fallu du temps avant de pouvoir nuancer mon point de vue initial.

Forte de ses 10 000 membres, l'Église FSDJ est aujourd'hui l'une des plus grandes confessions fondamentalistes mormones et l'un des principaux groupes à pratiquer le mariage plural aux États-Unis. Elle apparaît au début des années 1900, née d'une scission d'avec l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours (Église SDJ). Le différend portait principalement sur la décision de l'Église SDJ d'interdire la polygamie et d'excommunier tous ceux qui pratiquaient le mariage plural. Le centre principal de l'Église FSDJ se trouvait initialement près de la frontière sud de l'Utah, à ce qui s'appelait à l'époque Short Creek, Arizona. Après une forte extension jusque dans l'Utah, le centre finit par être intégré dans les villes jumelles de Hildale (Utah) et Colorado City (Arizona).

Ils entourent leurs maisons trop grandes de murs trop grands, conçus pour que les enfants puissent jouer en toute sécurité, mais aussi pour protéger leurs familles de ceux que les mormons surnomment les « gentils ». Les habitants sont incités à rester discrets : dans un pays où la polygamie est illégale, les hommes de cette communauté peuvent avoir entre deux et une vingtaine de femmes, sans compter leurs hordes d'enfants. La pratique de la polygamie, ici appelée le « principal », ne fait que rarement l'objet de poursuites judiciaires dans les États du sud-ouest à prédominance mormone. Effectivement, le «principal» fut établi par Joseph Smith, le fondateur même du mormonisme. Bien qu'une grande partie des mormons ait abandonné cette pratique, la plupart d'entre eux restent les descendants de parents polygames.

Après le raid, j'ai passé plusieurs mois au Texas à m'informer sur l'Église FSDJ avant même de prendre une seule photographie. À force de persévérance, et notamment grâce au soutien de grandes publications comme National Geographic ou The New York Times Magazine, j'ai fini par obtenir un accès que personne d'autre « de l'extérieur » n'avait pu avoir jusque-là. Même avec l'autorisation de Warren Jeffs en personne, alors en prison, j'avais l'impression de revenir chaque jour à la case départ. Je devinais chez eux un sentiment de persécution, une crainte que je dévoile leur mode de vie au monde entier.

Sans être forcément d'accord avec les croyances et actions de l'Église FSDJ, je suis reconnaissante d'avoir eu cette occasion rare de témoigner de cette communauté et de ses efforts pour survivre dans ce qui, à leurs yeux, est une bataille pour la foi et une lutte contre des autorités qui veulent éradiquer leur mode de vie non conventionnel.

Stephanie Sinclair

Le long de la Via Dolorosa, dans l'Eglise Holy Sepulchre de la vieille ville de Jérusalem, un pélerin porte une croix et prie durant la procession du Vendredi Saint, le 2 avril 2010 © Gali Tibbon

En Ethiopie, sur le toit de l'Eglise Holy Sepulchre à la chapelle Dir El Suttan dans la vieille ville de Jérusalem, des fidèles orthodoxes portent une croix durant la procession du Vendredi Saint, le 21 Avril 2006 © Gali Tibbon

GALI TIBBON

Échos de la Jérusalem chrétienne

Nous voici invités à un voyage mystique et magique, une plongée dans un monde secret, à travers un labyrinthe de chapelles et d'autels, un kaléidoscope de couleurs et de textures, à la découverte d'une mosaïque exceptionnelle d'êtres et de cultures.
Au cœur du dédale de ruelles étroites et sinueuses de la vieille ville de Jérusalem, se dresse l'église du Saint-Sépulcre.
Initialement bâtie par les Byzantins, reconstruite par les Croisés, elle occupe le site présumé de la crucifixion, de la mise au tombeau et de la résurrection du Christ. C'est le berceau de la chrétienté, son lieu saint le plus sacré et la destination d'innombrables pèlerins du monde entier.
Religieux et croyants y chantent des prières dans une multitude de langues qui évoque la Tour de Babel. Des évêques célèbrent des offices en araméen biblique comme jadis, tandis que les voûtes obscures renvoient l'écho de nombreuses autres langues anciennes. Des moines drapés de mystère évoluent autour du tombeau en agitant des encensoirs entre les rais de soleil qui s'infiltrent – étrange croisement de rituels, qui pour certains remontent aux toutes premières sectes chrétiennes. L'église du Saint-Sépulcre est sans doute l'unique lieu au monde où plusieurs processions et messes peuvent se dérouler sous le même toit, devant une assemblée hétéroclite de fidèles récitant leurs prières respectives côte à côte.
Depuis dix-sept siècles, ce haut lieu de la chrétienté attire des pèlerins qui refusent de quitter l'Église avant d'avoir touché et embrassé ses pierres anciennes et sacrées, de s'être agenouillés dans l'extase de la prière devant chacun de ses autels. Dehors, des fidèles portant des croix en bois parcourent la Via Dolorosa, le « Chemin de la Souffrance », qui mène au Saint-Sépulcre.
Si Jérusalem se trouve au cœur de la scène politique internationale, elle est aussi le centre des trois grandes religions monothéistes. À mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, la ville n'est pourtant pas devenue un creuset, mais plutôt une mosaïque de cultures et de religions qui se rencontrent sans jamais fusionner.
Minorité de plus en plus faible au Moyen-Orient, les chrétiens s'inquiètent de leur avenir dans la région sans pour autant s'unir dans l'Église. Souvent divisées, les communautés se battent pour défendre leur identité ethnique et/ou religieuse propre.
Après des siècles de luttes de pouvoir et de querelles de territoire, le christianisme se divise aujourd'hui en six confessions : catholique romaine, grecque orthodoxe et arménienne (les trois principales gardiennes du Saint-Sépulcre selon un édit promulgué en 1852 par le sultan ottoman), ainsi que les Églises copte d'Égypte, syrienne orthodoxe et éthiopienne. À elles toutes, elles composent un mélange remarquable d'êtres et de croyances.

Gali Tibbon

Un groupe de jeunes filles de la Ligue de la Jeunesse Communiste devant une statue du président Mao Zedong ; en arrière-plan, le mémorial de la Révolution. Consacrée « terre promise de la Révolution », la ville de Yan'an abrite plusieurs hauts lieux du « tourisme rouge » entretenus par le gouvernement chinois. Yan'an, Chine, 7 novembre 2009 © Tomas van Houtryve / VII Network

Des jeunes à un stand de tir. Les Cubains qui ont vécu la révolution sont encore nombreux à croire en ses idéaux, tandis que les générations suivantes, plus portées à remettre l'idéologie d'État en question, attendent calmement le changement. La Havane, Cuba, 26 octobre 2008 © Tomas van Houtryve / VII Network

© 2008 Tomas van Houtryve

TOMAS VAN HOUTRYVE

VII Network

Derrière le rideau : échos des ultimes bastions communistes

À la fin de la guerre froide, la plupart des États soumis à la férule communiste jetèrent leurs principes marxistes par-dessus bord pour s'inscrire tant bien que mal dans un nouvel ordre international. Pourtant, le communisme n'est pas mort. Ces dernières années, le Parti communiste a été porté au pouvoir par des élections démocratiques dans deux pays, et le régime communiste se maintient fermement dans cinq autres. Comment expliquer sa capacité à survivre au XXIe siècle ?

Le communisme est difficile à définir en tant qu'idéologie. Selon la personne qu'on interroge, il s'agit soit de la forme de totalitarisme la plus meurtrière que le monde ait jamais connue, soit d'une défense ardente de la justice sociale.

Lors de mon premier voyage au Népal, j'ai découvert une société organisée avec toute la rigidité du système des castes ; une personne sur cinq était « intouchable ». Lorsque les rebelles maoïstes firent leur entrée sur scène, ils promirent de mettre fin à ces injustices, ainsi qu'à de nombreuses autres dont souffraient les pauvres et les opprimés. Ils étaient les seuls à vouloir agir pour la défense des déshérités du Népal. Les rebelles donnèrent de la force à ces gens et les encouragèrent à résister à leurs oppresseurs en formant des syndicats, en leur apprenant des slogans, en distribuant des drapeaux rouges et en organisant des manifestations.

Lorsqu'un système injuste est renversé, une société égalitaire émerge-t-elle de ses décombres ? Nombreux sont les intellectuels, artistes et citoyens lambda à l'avoir cru et à avoir applaudi aux révolutions rouges de par le monde, de Pablo Picasso et Charlie Chaplin à Jean-Paul Sartre et Ernest Hemingway. Mais vers la fin du XXe siècle, presque tous avaient appris, souvent à leurs dépens, que lorsqu'on juge le communisme sur ses résultats et non plus sur ses seules intentions, on parvient à un verdict tout autre.

Les preuves sont accablantes. Bien loin de réaliser les utopies dont rêvaient les peuples, les révolutions communistes ont apporté des purges, des crises alimentaires meurtrières, des goulags et des massacres. On impute généralement aux gouvernements communistes la mort d'au moins 85 millions d'êtres humains. Nulle autre idéologie politique ne s'approche de près ou de loin d'un si terrible bilan.

Malgré des échecs aussi criants, certains dirigeants communistes persistent à reproduire strictement le modèle. La dynastie Kim en Corée du Nord et les frères Castro à Cuba continuent à gouverner dans un cadre qui combine une économie planifiée et centralisée, de sévères restrictions à la propriété privée, des services sociaux généreux et une police secrète puissante.

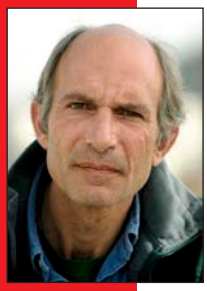
Ailleurs, les dirigeants communistes ont abandonné l'économie planifiée et accepté les avantages et les inégalités du secteur privé. Dans la Chine et le Vietnam d'aujourd'hui, la cupidité et le pragmatisme ont tendance à prendre le pas sur le dogme idéologique. Si les deux pays se sont assouplis au point de vue économique, la liberté d'expression (surtout politique) y demeure hors de portée du citoyen moyen. Et maintenant que l'objectif d'une société sans classe y est tombé aux oubliettes, que reste-t-il pour les distinguer tous deux des autres États à parti unique ?

L'espèce humaine n'a pas complètement assimilé, semble-t-il, les contradictions de l'idéologie marxiste. L'objectif d'une société égalitaire n'a jamais été réalisé par le communisme, pourtant le rêve refuse de mourir. Les atrocités passées s'effacent des mémoires et la mondialisation pousse des légions de nouveaux pauvres aux marges de la société. L'exploitation des êtres humains, les inégalités d'une ampleur extrême et l'impossibilité d'ascension sociale continuent, encore aujourd'hui, à offrir une ouverture à la faucille et au marteau. Une seule question demeure : devons-nous nous réjouir à la vue de nos camarades, ou nous inquiéter ?

Tomas van Houtryve

Fort Benning, Géorgie, États-Unis. Le 22 juin 2007, après trois jours interminables de files d'attente, de fatigue et de remises en question, Fisher commence l'entraînement de base. Il découvre sa place dans l'armée : « Nous verrons qui abandonnera dès la première heure », dit le sergent-instructeur John Eldridge. En parlant de son arrivée à Fort Benning, Fisher avoue n'avoir jamais eu aussi peur de sa vie. Il s'était engagé dans l'armée pour changer de vie. Ce moment était arrivé. « Je n'arrête pas de me dire qu'il faut que je sois heureux. Je me sens déjà une autre personne. » © Craig F. Walker / The Denver Post / Polaris

Fort Benning, Géorgie, États-Unis. Le 13 août 2007 à 10h24. Après la fatigue de la préparation physique, Ian fait les essayages de son uniforme d'apparat © Craig F. Walker / The Denver Post / Polaris



© Cyrus McCrimmon/The Denver Post

CRAIG F. WALKER

The Denver Post / Polaris

Ian Fisher, Soldat américain

Au printemps 2007, le Denver Post s'investit sans réserve dans un projet au résultat incertain. Tandis que l'insurrection en Irak atteint des sommets de violence, Ian Fisher, alors âgé de 18 ans et tout juste sorti du lycée, s'engage dans l'armée. Le photojournaliste Craig F. Walker décide de l'accompagner où qu'il soit déployé et de raconter son histoire, pour le meilleur ou pour le pire.

S'en dégage un portrait détaillé d'un jeune homme aux prises avec ses doutes. En civil ou en uniforme, Walker l'accompagne. Une proximité qui lui permet de couvrir la vie quotidienne ainsi que les réalités politiques d'une guerre qui, à l'arrivée de Fisher en Irak, n'auraient plus rien à voir avec le conflit violent qu'il craignait et désirait à la fois.

Ces photographies témoignent de la vie d'innombrables jeunes qui se retrouvent, par un mélange de sentiment patriotique et d'apathie, au sein des forces armées. Intimement personnelles, elles retracent l'histoire d'un jeune homme, de son passage à l'âge adulte. Au cours de ces deux années, le véritable conflit ne se déroulait pas dans les rues de Bagdad ou de Falloujah, mais plutôt dans l'esprit de Ian Fisher.

Ce projet relate également les difficultés de l'armée américaine à recruter. Au-delà des compétences tactiques sur le terrain, la victoire de cette guerre passe par un bras de fer politique aux États-Unis. Walker décrit la lutte de l'armée contre un sentiment grandissant de ras-le-bol et d'indifférence, ainsi que les différentes stratégies qu'elle déploie pour former des jeunes soldats à la « nouvelle armée ».

Des photographies d'une précision que seule la durée exceptionnelle de ce reportage a rendue possible. Autour de la table de cuisine dans la maison familiale ou tapi dans un Humvee, Walker se faisait si discret qu'il a pu immortaliser des instants de spontanéité authentique entre Fisher, sa famille, ses amis et ses frères d'armes.

Des instantanés de vie que Walker a su saisir : une discussion entre Fisher et son père avant son départ pour le camp d'entraînement, la confrontation avec les officiers de l'armée alors qu'il souhaitait prendre la porte seulement deux jours après le début de son entraînement de base, les disputes familiales au sujet de la drogue, les scènes de rupture avec ses petites amies (aux États-Unis ou en zone de combat via Internet), ou encore ses velléités de désertion.

À travers l'histoire de ce jeune homme qui veut à tout prix transformer sa vie, Walker raconte les difficultés auxquelles nombre de ces jeunes font face alors qu'ils s'engagent, en pleine période de guerre, dans un métier et un mode de vie profondément différents de leurs habitudes.

« Soldat américain », un projet photojournalistique d'une rare intensité. Un regard profondément introspectif sur le périple d'un jeune soldat.

Kevin Simpson
The Denver Post

Le deuil de la bataille de Kerbala, où mourut l'imam Al-Hussein ibn Ali, petit-fils de Mahomet, dernier prophète de l'Islam et imam chiite, assassiné par les forces du deuxième calife omeyyade Yazid. Sur fond de « Ya Hussein, ya Hussein », les croyants accomplissent le Matam en se frappant le torse. Certains sont comme en transe, alors que d'autres pleurent ou s'embrassent en souvenir de l'imam Hussein © Munem Wasif / Agence VU pour Fabrica

Lecture en bengali, langue maternelle des étudiantes, à la médersa Alia à Satkhira © Munem Wasif / Agence VU pour Fabrica

© Piero martinello / Fabrica

MUNEM WASIF
Agence VU pour Fabrica

Nous avons foi en Dieu

Munem Wasif poursuit avec constance le travail qui l'a fait connaître dès ses premières images. Il continue à travailler chez lui, au Bangladesh, et même s'il voyage pour présenter ses expositions ou donner des conférences, il sait qu'il doit témoigner de l'intérieur d'une situation qui a, depuis le 11 Septembre, mis l'islam au centre des préoccupations, tout en en développant une perception de l'extérieur qui, pour cause de « guerre au terrorisme », entraîne des a priori pour le moins problématiques.
Venant du Bangladesh, portant une courte barbe, Wasif dit avoir souvent senti de la suspicion et une forme d'hostilité dans certains regards, jusque dans le métro parisien, et sans parler du passage des frontières. Une sensation d'autant plus aiguë qu'il était conscient que les signes extérieurs tels que le voile, le calot ou la barbe étaient, hâtivement, interprétés comme des signes d'intégrisme – donc de dangerosité – et non perçus comme le signe d'une appartenance à une culture.
Pour Wasif, une telle perception, outre qu'elle est évidemment fort désagréable, ne correspond en rien à la réalité, à ce qu'il vit chez lui. C'est une image véhiculée par les médias, simpliste et caricaturale, qui ne rend pas compte d'une situation aussi complexe que diversifiée. Il a donc décidé de tout simplement regarder et montrer des pratiques de l'islam dans son environnement le plus proche. Né dans une famille de la classe moyenne, dont le père est un fervent croyant – ce qui ne l'empêche pas d'être très ouvert et tolérant –, Wasif a choisi deux personnages qu'il suit dans leur vie quotidienne.
D'une part, sa sœur Munmun, qui au retour l'an passé de son « hajj » (pèlerinage à La Mecque) a décidé de porter le hijab, et qui a depuis, aux yeux de Wasif, acquis une nouvelle confiance en elle. D'autre part, un de ses amis, Topu, jeune photographe suivant les enseignements de l'ordre de Mahomet (dernier prophète de l'islam) et qui cherche à trouver une représentation orthodoxe de sa religion.
« Raconter une histoire autour de "nous" qui croyons en Dieu » lui est apparu comme une nécessité lorsqu'il s'est aperçu que c'était essentiellement « les autres » qui en construisaient et diffusaient l'image : celle de « fanatiques », « fondamentalistes », « terroristes » au nom de l'islam. « Nos cœurs, nos esprits, et même nos constructions visuelles, sont désormais habités par les pensées et idées occidentales qui nous font croire que les madrasas sont le berceau du terrorisme. Mais la vie des enfants des madrasas est parfaitement comparable à celle des autres enfants : ils jouent dans des espaces grands ouverts, lisent des livres, chantent fort et jouent au badminton avec détermination. Au Bangladesh, l'islam évoque les couleurs multiples d'un miroir au soleil. Le voile et le rouge à lèvres sont présents, de même que nous portons des jeans aussi bien que la barbe… Chez nous les gens vont se recueillir sur les tombes sans penser à la réincarnation, mais il y a également des fakirs et des saints qui, dans les mazars, continuent à chanter des prières pour le repos éternel. »
Wasif s'impose la rigueur de cadrages fermes mais souples, une attention extrême à la lumière. Il cultive son goût pour les contrastes et une indéniable élégance de la composition, dans un classicisme de bon goût. C'est ce qui lui permet d'établir une grande cohérence visuelle de ses « histoires » et de les rendre tout à la fois indéniables et non démonstratives. Il nous fait ainsi percevoir « la présence de l'islam dans la vie des gens et non un symbole d'oppression ».

Christian Caujolle

Le jeune photographe Munem Wasif s'est vu octroyer une bourse par Fabrica, le centre de recherche sur la communication du groupe Benetton, où l'on croit beaucoup en son talent. Le projet « In God we trust » (« Nous croyons en Dieu ») s'appuie sur un concept formulé par Fabrica, dans le droit fil de la philosophie de l'agence de création : la diversité est une richesse et toutes les cultures sont de valeur égale.

1er Prix Spot News Singles
© Adam Ferguson, VII Mentor Program pour The New York Times
Une afghane est évacuée d'un attentat à la bombe, Kaboul, 15 décembre 2009

WORLD PRESS PHOTO 2010

World Press Photo Foundation

World Press Photo est une organisation indépendante à but non lucratif, fondée en 1955 aux Pays-Bas, dont l'objectif est de soutenir et promouvoir à l'échelle mondiale le travail des reporters-photographes professionnels. Au fil des années, World Press Photo s'est développée pour devenir une plate-forme indépendante pour la photographie de presse et le libre-échange de l'information.
Les principaux objectifs de World Press Photo sont les suivants : un concours annuel, une grande exposition et des programmes variés d'éducation. L'exposition est un moyen pour le comité d'organisation de rendre public les résultats du concours, de créer un lien entre les photographes et le public. Les programmes éducatifs ont pour but la stimulation d'une photographie de presse de qualité.

Concours

Chaque année, le concours de World Press Photo donne une vue d'ensemble sur la manière dont les photographes de presse s'attèlent à leur travail dans le monde entier. Aucun frais d'inscription n'est demandé ce qui rend le concours ouvert à tous.
Le jury est constitué de 19 chefs de service photo, photographes et représentants d'agences de presse du monde entier, aux origines diverses et variées. Cela apporte un vaste panel d'expériences, une perception plus large et un contraste dans les points de vue de jugement et d'objectivité. Le jury agit indépendamment de World Press Photo et le comité exécutif n'a aucune influence sur ses décisions.
Les photographes lauréats sont présentés ensemble sur une exposition itinérante et dans un catalogue publié chaque année en 6 langues. Lors du concours 2010, 101 960 photos ont été soumises par 5 847 photographes de 128 pays.

Exposition

L'exposition de World Press Photo est à la fois un rendez-vous annuel incontournable pour les professionnels et une vitrine du photojournalisme pour le public. L'exposition est constituée de la photo de l'année, ainsi que des images lauréates de chacune des 10 catégories. L'exposition de World Press Photo constitue aujourd'hui une référence de qualité dans le monde du photojournalisme. Après la cérémonie d'ouverture durant les Awards Days à Amsterdam, l'exposition devient itinérante dans plus de 100 lieux de 45 pays différents et visitée par plus de 2 millions de personnes.

Education

La mission de World Press Photo de soutenir et promouvoir la photographie de presse passe aussi par la formation des photographes. A la demande des photographes, le World Press Photo organise des ateliers, devenus depuis des séminaires. Désormais, l'organisation aide à combler les lacunes en termes de formation conventionnelle, en menant des programmes éducatifs, adressés aussi bien aux débutants qu'aux plus confirmés. La masterclass annuelle Joop Swart (en souvenir de l'ancien président honorifique de World Press Photo), est une vitrine pour le meilleur jeune talent photojournaliste dans le monde.

World Press Photo reçoit le soutien de la Loterie néerlandaise des Codes postaux et dans le monde, de Canon et de TNT.

www.worldpressphoto.org

PARTENAIRES

CANON

PARIS MATCH

GETTY IMAGES

NATIONAL GEOGRAPHIC

ELLE

PHOTO

DAYS JAPAN

FRANCE 24

RFI

FNAC

SAIF

CENTRAL COLOR

DUPON

E-CENTER

FENÊTRE SUR COUR

PROCESSUS

FONDATION YVES ROCHER

FOTOWARE

CCI DE PERPIGNAN ET DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

REGION LANGUEDOC-ROUSSILLON

VILLE DE PERPIGNAN

ET LES PARTENAIRES LOCAUX

Partenaires Locaux
2010

Le Festival International du Photojournalisme est organisé à l'initiative de l'association « Visa pour l'Image - Perpignan », regroupant la Ville de Perpignan, le Conseil Régional du Languedoc-Roussillon, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Perpignan et des Pyrénées-Orientales, la Chambre de Métiers et de l'Artisanat et l'Union Pour les Entreprises 66.
Sous le haut patronage et avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, ainsi que de la D.R.A.C. Languedoc-Roussillon et du Consulat Général des États-Unis d'Amérique à Marseille.

Auchan
AVS
Banque Populaire du Sud
Brasserie CAP D'ONA
Cafés La Tour
Canon
Cave des Vignerons de Baixas
Cela Hôtels Resorts Spas
Citec Environnement
Codic Parc Saint-Julien
Confiserie du Tech
Corporation Française de Transport
Créapolis
Crédit Agricole Sud Méditerranée
E.Leclerc
Echa's Entrepose
El Centre del Mon – Metrovacesa, Méditerranée
France Telecom Orange
Galeries Lafayette
Grand Circuit du Roussillon
Imagin'Expo
La Poste
Les Dragons Catalans
L'Indépendant - Midi Libre
McDonald's
Mitjavila
Nicolas Entretien
Puissance i
Radio Communication 66
Régie Parking Arago
Republic Technologies
Réseau Ferré de France
Saint-Cyprien Golf & Resort
SAS François Fondeville
SNCF
Sobraques Distribution
Société Générale
Société Ricard
Sud de France
Thalassothérapie Grand Hôtel Les Flamants Roses
Urbanis
USAP
Veolia Environnement
Vignerons Catalans en Roussillon
Vinci Park

ORGANIGRAMME

Association

Visa pour l'Image - Perpignan

Hôtel Pams, 18, rue Émile Zola
66000 Perpignan
Tél : 04 68 62 38 00 - Fax : 04 68 62 38 01
email : contact@visapourlimage.com
www.visapourlimage.com

Jean-Paul Griolet (président), Michel Pérusat (vice-président, trésorier), Arnaud Felici et Johanna Halimi-Claverie (coordination), Alexia Mariotti (coordination scolaire) et Christophe Barriliez (coordination web)

Organisation du Festival

Images Evidence

4, rue Chapon – Bâtiment B
75003 Paris
Tél : 01 44 78 66 80 – Fax : 01 44 78 66 81
email : jfleroy@wanadoo.fr / d.lelu@wanadoo.fr

Jean-François Leroy (directeur général), Delphine Lelu (adjointe), Mélissa Bertauld (assistante), Eliane Laffont (consultante permanente aux États-Unis), Alain Tournaille (régisseur), Lucas Menget (rédaction et présentation des soirées), Sarah Leduc (rédaction), Claire Baudéan (présentation des soirées), Caroline Laurent-Simon (responsable des rencontres avec les photographes), Béatrice Leroy (révision des textes et légendes),
Jean Lelièvre (consultant)

Interprètes : Shan Benson, Anna Collins, Elodie Pasquier, Mona de Pracontal, Brian Riggs, Pascale Sutherland
Traductions écrites : Shan Benson et Anna Collins (anglais), Maria Sìlvan Rodrìguez (catalan et espagnol), Elodie Pasquier, Mona de Pracontal, Brian Riggs (français)

Réalisation des soirées

Abax Communication

14, avenue du Général de Gaulle
71150 Chagny
Tél : 03 85 87 61 80 – Fax : 03 85 87 61 81
email : sa.abax@wanadoo.fr

Abax : Thomas Bart, Jean-Louis Fernandez, Laurent Langlois, Emmanuel Sautai (réalisateurs)
Ivan Lattay (illustration sonore)
Livio Mosca, Valérie Sautai (assistants)
Pascal Lelièvre (régie générale)
Top Audiovisuel : Richard Mahieu (projection)
Vidémus : Eric Lambert

Presse / Relations publiques

2e BUREAU

18, rue Portefoin – 75003 Paris
Tél : 01 42 33 93 18 / Fax : 01 40 26 43 53
email : mail@2e-bureau.com
www.2e-bureau.com

Sylvie Grumbach (organisation/presse),
Morgane Oudin (organisation)
Martial Hobeniche, Marie-Laure Girardon, Flore Guiraud, Emeline Capéran (presse)
Valérie Bourgois (accréditations)